KRISHNAMURTI

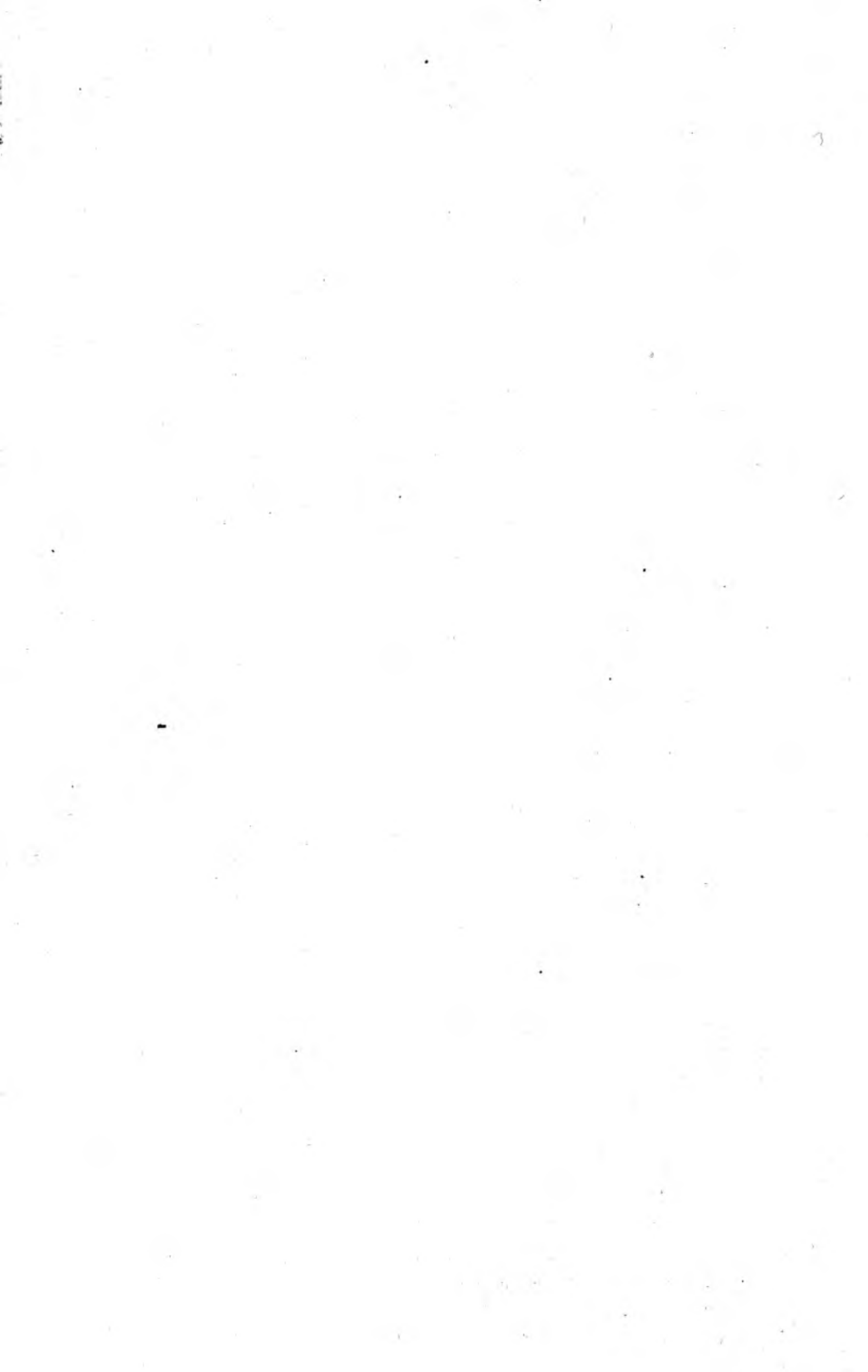
CAMPS D'OMMEN
1937 et 1938

Texte revu par Krishnamurti des entretiens des Camps d'Ommen 1937 et 1938.

Traduit de l'Anglais.

KRISHNAMURTI

CAMPS D'OMMEN
1937 et 1938



Camp d'Ommen 1937

I.

Au milieu des circonstances changeantes de la vie, y a-t-il rien de permanent? Y a-t-il un rapport quelconque entre nous et le changement constant autour de nous? Si nous acceptions que tout est changement, y compris nous, alors il n'y aurait jamais l'idée du permanent. Si nous pensions à nous-mêmes comme à un état de mouvement continuel, alors il n'y aurait pas de conflit entre les circonstances changeantes de la vie et la chose à laquelle nous pensons maintenant comme étant permanente.

Il y a en nous l'espoir profond, ou la certitude, qu'il existe quelque chose de permanent au milieu du changement continuel, et ceci donne lieu à des conflits. Nous voyons que le changement existe autour de nous. Nous voyons tout se corrompre, mourir. Nous voyons des cataclysmes, des guerres, des famines, la mort, l'insécurité, la déception. Tout, autour de nous, est en changement constant, en devenir, en décomposition. Toute chose s'use par l'usage. Il n'y a rien de permanent autour de nous. Dans nos institutions, dans notre morale, dans nos théories politiques, économiques, sociales, en toute chose il y a des courants, il y a des changements.

Et pourtant, au milieu de tout ce transitoire, nous pensons qu'existe le permanent ; n'étant pas satisfaits de ce transitoire, nous avons imaginé un état de permanence, et créé ainsi un conflit entre ce qui est censé être permanent et ce qui change, ce qui est transitoire. Mais si nous nous rendions compte que tout, y compris nous-mêmes, le moi, est transitoire et que les objets de la vie, qui nous entourent, sont aussi transitoires, sûrement alors il n'y aurait pas ce douloureux conflit.

Qu'est-ce que c'est qui demande la permanence, la sécurité, qui aspire à la continuité? C'est sur cette demande que nos rapports sociaux et moraux sont basés.

Si vous croyiez réellement ou si vous sentiez profondément par vous-même l'incessant changement de la vie, alors il n'y aurait jamais la soif de sécurité, de permanence. Mais parce qu'existe une ardente soif de permanence nous créons un mur de clôture contre le mouvement de la vie.

Ainsi un conflit existe entre les valeurs changeantes de la vie, et le désir qui est à la recherche de la permanence. Si nous sentions et comprenions profondément la nature passagère de nous-mêmes et des choses de ce monde, alors ce conflit amer, cette souffrance, cette peur cesseraient. Il n'y aurait pas cet attachement d'où surgissent les luttes sociales et individuelles.

Qu'est donc cette chose qui a assumé une permanence et qui est sans cesse à la recherche d'une nouvelle continuité? Nous ne pouvons pas examiner cela intelligemment avant d'avoir analysé et compris notre faculté critique elle-même.

Notre capacité de critiquer surgit de préjugés, de croyances, de théories, d'espoirs, etc... ou de ce que nous appelons l'expérience. L'expérience est basée sur la tradition, sur des souvenirs accumulés. Notre expérience est toujours teintée par le passé. Si vous croyez en Dieu, peut-être pouvez-vous avoir ce que vous appelez une expérience de la Divinité. Sûrement, cela n'est pas une vraie expérience. On a imposé à nos esprits, pendant des siècles, l'idée que Dieu existe, et conformément à ce conditionnement nous avons une expérience. Ceci n'est pas une expérience vraie, authentique.

Un esprit conditionné, agissant d'une manière conditionnée, ne peut pas avoir une expérience complète. Un tel esprit est incapable d'expérimenter pleinement la réalité ou la non-réalité de Dieu. De même, un esprit déjà altéré par un désir — conscient ou inconscient — de permanence, ne peut pas pleinement appréhender la réalité. Pour un esprit à ce point déformé par un préjugé, toute recherche n'est qu'un nouveau renforcement de ce préjugé.

La recherche et la soif de l'immortalité sont la poussée de souvenirs accumulés, d'une conscience individuelle, d'un moi, avec ses peurs, ses espoirs, ses amours, ses haines. Ce moi se fragmente en beaucoup de parties antagonistes : la supérieure et l'inférieure, la permanente et la transitoire, et ainsi de suite. Ce moi, dans le désir de se perpétuer, cherche et emploie des voies et des moyens de se retrancher.

Peut-être quelques-uns d'entre vous peuvent-ils se dire qu'avec la disparition de ces désirs la réalité doit apparaître. Le désir même de savoir s'il y a quelque chose au-delà de sa conscience fragmentée de l'existence est une indication que l'esprit est à la recherche d'une assurance, d'une certitude, d'une récompense à ses efforts.

Nous voyons comment la résistance mutuelle est créée, et cette résistance, par des souvenirs accumulés, par l'expérience, est de plus en plus renforcée, devient de plus en plus consciente d'elle-même.

Ainsi il y a votre résistance personnelle et celle de votre voisin, de la société. L'ajustement entre deux ou plusieurs résistances est ce qu'on appelle les rapports sociaux, sur lesquels la morale est construite.

Où il y a de l'amour, il n'y a pas conscience de ces rapports.

Ce n'est que dans un état de résistance qu'il peut y avoir conscience de ces rapports, et cet état n'est qu'un ajustement entre conflits opposés.

Le conflit n'est pas seulement entre diverses résistances, mais aussi, à l'intérieur de lui-même, entre la qualité permanente et la qualité transitoire de la résistance elle-même.

Y a-t-il rien de permanent au sein de cette résistance? Nous voyons que la résistance peut se perpétuer elle-même par le désir d'acquisition, par l'ignorance, par une soif consciente ou inconsciente d'expérience. Mais, sûrement, cette continuité n'est pas l'éternel; elle n'est que la perpétuation du conflit.

Ce que nous appelons le permanent dans la résistance n'est qu'une partie de la résistance elle-même, donc une partie du conflit. Ainsi, en soi-même, ce n'est pas l'éternel, le permanent.

Où il y a manque de plénitude et d'épanouissement il y a une soif de continuité qui crée une résistance, et cette résistance s'attribue la qualité de permanence.

La chose à laquelle l'esprit s'accroche comme étant le permanent est, dans son essence même, le transitoire. C'est le produit de l'ignorance, de la peur, des désirs inassouvis.

Si nous comprenons cela, nous voyons que le problème n'est pas celui d'une résistance en conflit avec une autre, mais celui de la naissance de cette résistance, et de la façon dont elle doit être dissoute. Lorsque nous affrontons ce problème profondément il y a un nouvel éveil, un état qui peut être appelé amour.

II.

Un conflit doit invariablement surgir chaque fois qu'il y a un centre statique à l'intérieur de quelqu'un, et, autour de lui, des valeurs changeantes. Ce centre statique doit être en lutte avec la qualité vivante de la vie.

Le changement implique qu'il n'y a rien de permanent à quoi l'esprit puisse s'attacher. Pourtant il désire continuellement s'accrocher à quelque forme de sécurité. Comme la forme de son attachement subit un changement continuel, il considère ce changement comme un progrès, mais l'attachement continue.

Or ce changement implique qu'il ne peut y avoir aucun centre personnel qui accumule, qui emmagasine des souvenirs lui servant de sauvegarde et de vertus, aucun centre qui constamment recueille à soi des expériences, des leçons pour l'avenir. Bien qu'intellectuellement nous puissions saisir ceci, émotionnellement chacun s'accroche à un centre personnel, statique,

et s'identifie à lui. En réalité, il n'y a pas de centre en tant que moi avec ses qualités permanentes. Nous devons comprendre cela intégralement, non seulement intellectuellement, si nous nous proposons de modifier radicalement nos rapports avec notre voisin, rapports actuellement basés sur l'ignorance, la peur, les désirs.

Or, est-ce que nous croyons tous que ce centre, d'où la plupart de nos actions surgissent, est-ce que nous croyons que ce centre est transitoire?

Qu'est-ce que penser veut dire pour vous? Etes-vous simplement stimulés par mes images verbales, par une explication que vous examinerez intellectuellement, à loisir, et que vous transformerez en un modèle, en un principe qu'il faudra suivre et vivre? Est-ce qu'une telle méthode engendre une façon intégrale de vivre? Une simple explication de la douleur ne la fait pas disparaître, pas plus que le fait de suivre un principe ou un modèle, mais ce qui la détruit c'est la pensée et l'émotion intégrales.

Si vous ne souffrez pas, l'image verbale d'un autre sur la souffrance, son explication à ce sujet, peuvent pour le moment vous stimuler et pourraient vous faire penser que vous devriez souffrir. Mais une telle souffrance n'a pas de signification.

Il y a deux façons de penser. L'une est au moyen d'une simple stimulation intellectuelle, sans aucun contenu émotionnel ; mais lorsque les émotions sont profondément remuées, il y a un processus de pensée intégral, qui n'est pas superficiel, intellectuel. Seule cette pensée-émotion intégrale peut engendrer une compréhension et une action durables.

Si ce que je dis agit simplement comme stimulant, alors surgit la question de comment l'appliquer à votre vie quotidienne, avec ses douleurs et ses conflits. Le comment, la méthode, ne deviennent suprêmement importants que lorsque des explications et des stimulations vous poussent vers une action particulière. Le comment, la méthode, ne cessent d'être importants que lorsque vous êtes lucide, intégralement.

Lorsque l'esprit se révèle à lui-même ses propres efforts faits de peurs et de désirs, alors surgit en lui la conscience intégrale de sa nature passagère qui, seule, peut le libérer des labeurs qui l'enchaînent. A moins que cela ne se produise, toute stimulation devient une nouvelle servitude.

Toute qualité cultivée artificiellement divise ; toute élaboration intellectuelle de morale, d'éthique, est cruelle, est engendrée par la peur, et ne fait que créer une nouvelle résistance de l'homme contre l'homme.

La qualité de la résistance est l'ignorance. Etre au courant

de nombreuses théories intellectuelles ce n'est pas être libéré de l'ignorance. Un homme qui n'est pas intégralement conscient du processus de son propre esprit est ignorant.

Libérer l'esprit de son désir d'acquisition, par la discipline, par la volonté, ce n'est pas le libérer de l'ignorance, car il continue à être emprisonné dans le conflit des opposés. Lorsque la pensée perçoit intégralement que l'effort de se libérer de son sens d'acquisition est encore une partie de ce sens d'acquisition, alors il y a un commencement d'illumination.

Quel que soit l'effort que fasse l'esprit pour se débarrasser de certaines qualités, il est toujours pris dans l'ignorance ; mais lorsque l'esprit discerne que tout effort qu'il fait pour se délivrer, fait encore partie du processus de l'ignorance, alors il y a une possibilité de briser le cercle vicieux de l'ignorance.

La volonté de satisfaction fragmente l'esprit en beaucoup de parties, chacune en conflit avec les autres, et cette volonté ne peut pas être détruite par une volonté supérieure, qui n'est qu'une autre forme de la volonté de satisfaction. Ce cercle d'ignorance ne se brise, pour ainsi dire, de l'intérieur, que lorsque l'esprit cesse de vouloir acquérir.

La volonté de satisfaction détruit l'amour.

Un auditeur : Comment devons-nous distinguer la révélation, qui est la pensée vraie, de l'expérience? Pour moi, l'expérience, à cause de notre façon mensongère de vivre, est limitée et ainsi n'est pas une révélation pure. Elles devraient pourtant n'être qu'une seule et même chose.

Un auditeur : Vous voulez dire que l'expérience est un souvenir, la mémoire de quelque chose que l'on a fait?

Krishnamurti : L'expérience peut conditionner de plus en plus la pensée ou elle peut la délivrer des limitations. Nous faisons des expériences selon notre conditionnement, mais nous pouvons passer à travers celui-ci en le brisant, ce qui peut donner à tout notre être une liberté intégrale. La morale, qui devrait être spontanée, a été établie conformément à un modèle, à un principe qui devient bon ou mauvais selon les croyances que nous avons. Pour modifier ce modèle, les uns ont recours à la violence, en espérant créer un « vrai » modèle, et d'autres ont recours à la loi pour le refaçonner. Les uns et les autres espèrent créer une « vraie » morale par la force et le conformisme. Mais une telle imposition n'est plus une morale.

La violence sous une forme quelconque est considérée comme un moyen nécessaire pour une fin pacifique. Nous ne voyons pas que la fin est dominée et modelée par les moyens que nous employons.

La vérité est une expérience dissociée du passé. L'attachement au passé avec ses souvenirs, ses traditions, est la continuation d'un centre statique qui nous empêche de faire l'expérience de la vérité.

Lorsque l'esprit n'est pas surchargé de croyances, de besoins, d'attachements, lorsqu'il est vide d'une façon créatrice, alors il y a une possibilité de faire l'expérience de la réalité.

III.

Toute lutte provient des rapports, des ajustements entre deux résistances, deux individus. La résistance est un conditionnement ; elle limite ou conditionne cette énergie que l'on peut appeler vie, pensée, émotion. Ce conditionnement, cette résistance, n'a pas eu de commencement. Elle a toujours été, et nous voyons qu'elle peut être prolongée. Il y a des causes nombreuses et complexes à ce conditionnement.

Ce conditionnement est de l'ignorance que l'on peut faire cesser.

L'ignorance consiste à ne pas se rendre compte du processus de ce conditionnement, qui se compose de nombreux désirs, de peurs, de souvenirs possessifs, etc...

La croyance fait partie de l'ignorance. Toute action qui surgit d'une croyance ne fait que renforcer l'ignorance.

La soif de comprendre, d'être heureux, les efforts pour se débarrasser de telle qualité et d'acquérir telle vertu particulière, toutes ces luttes proviennent de l'ignorance qu'engendre ce désir constant.

Ainsi, dans les rapports humains, les luttes et les conflits continuent.

Tant qu'existe ce besoin intérieur, toute expérience conditionne de plus en plus la pensée et l'émotion, et prolonge ainsi le conflit.

Où existe le besoin intérieur, l'expérience ne peut pas être complète et de ce fait elle renforce la résistance. Une croyance, résultat d'un désir, est une force qui conditionne ; l'expérience basée sur une croyance quelconque limite, quelque large et grande qu'elle puisse être.

Quel que soit l'effort que fasse l'esprit pour briser son propre cercle vicieux d'ignorance, il ne peut qu'aider encore à prolonger l'ignorance. Si l'on ne comprend pas tout le processus de l'ignorance, et si l'on se borne à des efforts pour s'en débarrasser, la pensée agit encore dans son cercle.

Que doit-on donc faire, lorsque l'on s'aperçoit que toute action, que tout effort, ne font que renforcer l'ignorance? Le désir même de briser le cercle de l'ignorance fait encore partie de l'ignorance. Que peut-on donc faire?

Cette question est-elle suprêmement importante, vitale pour vous? Si oui, vous verrez qu'il n'y a pas de réponse directe, positive. Car des réponses positives ne peuvent qu'engendrer un nouvel effort, et celui-ci ne peut que renforcer le processus de l'ignorance. Ainsi il n'existe qu'une voie d'approche négative ; elle consiste à être intégralement conscient du processus de la peur et de l'ignorance. Cette lucidité n'est pas un effort pour surmonter, pour détruire ou pour remplacer, mais une immobilité qui n'est ni d'acceptation ni de refus, une quiétude intégrale, sans choix. Cette lucidité brise le cercle de l'ignorance par l'intérieur, pour ainsi dire, sans le renforcer.

Un auditeur : Comment peut-on savoir avec certitude que l'on a l'esprit inconditionné, car il y a là une possibilité d'illusion?

Krishnamurti : Ne nous préoccupons pas d'être certains du non-conditionnement de l'esprit, mais soyons plutôt conscients des limitations de la pensée-émotion.

Un auditeur : Il y a une réelle différence entre être inconscients de notre conditionnement et imaginer que nous sommes inconditionnés.

Krishnamurti : Sûrement ; c'est évident. S'interroger sur l'état inconditionné lorsqu'on a l'esprit limité est si complètement futile ! Nous devons nous préoccuper des causes qui retiennent la pensée-émotion en esclavage.

Un auditeur : Nous savons qu'existent la réalité et l'irréalité, et c'est de l'irréel que nous devons aller vers le réel.

Krishnamurti : Mais ceci n'est, certainement, qu'une autre forme de conditionnement. Comment savez-vous que le réel existe?

Un auditeur : Parce qu'il est là.

Krishnamurti : Vous avez cessé de penser, si vous me permettez de le dire, quand vous affirmez qu'il est là.

Un auditeur : Je crois que nous nous rendons continuellement compte que nous sommes conditionnés parce que toujours nous souffrons et sommes en conflit.

Krishnamurti : Ainsi le conflit, la souffrance, l'effort des rapports humains, indiquent un conditionnement. Il peut y avoir beaucoup de causes au conditionnement, mais vous rendez-vous compte d'une au moins de ces causes?

Un auditeur : La peur et le désir sont les causes de la limitation.

Krishnamurti : Lorsque vous faites cette affirmation êtes-vous conscient de ce que, dans votre vie, la peur et le désir causent des conflits et de la misère?

Lorsque vous dites que la peur conditionne votre vie, êtes-vous conscient de cette peur? Ou est-ce parce que vous l'avez lu ou que vous m'en avez entendu parler, que vous répétez « la peur conditionne »? La peur ne peut exister toute seule, mais seulement par rapport à quelque chose.

Lorsque vous dites que vous êtes conscient de la peur, est-elle causée par quelque chose en dehors de vous, ou est-elle en vous-même ? On a peur d'un accident, ou du voisin, ou d'un parent, ou de quelque réaction psychologique, et ainsi de suite. Dans certains cas ce sont les choses extérieures de la vie qui font que nous avons peur, et si nous pouvons les éliminer, nous croyons que nous serons sans peur.

Pouvez-vous nous libérer de votre voisin? Vous pouvez peut-être fuir un voisin particulier, mais où que vous soyez vous serez toujours en rapport avec quelqu'un. Vous pouvez peut-être créer une illusion dans laquelle vous vous retirez, ou construire un mur entre votre voisin et vous, et avec cela vous protéger. Vous pouvez vous séparer des autres par des divisions sociales, par des vertus, des croyances, des acquisitions, et ainsi vous délivrer de votre voisin. Mais ceci n'est pas la liberté.

Puis il y a la peur des maladies contagieuses, des accidents, et de choses analogues contre lesquelles on prend des précautions naturelles, sans les exagérer inutilement.

La volonté de survivre, la volonté d'être satisfait, la volonté de continuer — cela c'est la cause même, la racine de la peur.

Savez-vous réellement qu'il en est ainsi? Si oui, qu'entendez-vous par « savoir »? Le savez-vous seulement intellectuellement, ou comme une image verbale, ou en êtes-vous conscient intégralement, émotionnellement?

Vous connaissez la peur en tant que réaction lorsque votre résistance est affaiblie, lorsqu'on a fait une brèche dans les murs de votre auto-protection ; alors vous êtes conscient de la peur et votre réaction immédiate est de replâtrer ces murs, de les renforcer de façon à être à l'abri.

Un auditeur : Voulez-vous nous dire ce qu'est la peur?

Krishnamurti : Vous voulez que je vous dise ce qu'est la peur ! Ne *savez*-vous pas ce que c'est?

Si dans votre maison il n'y a aucun objet de valeur auquel vous soyez attaché, vous n'avez pas peur de votre voisin, vos fenêtres et vos portes sont ouvertes. Mais la peur est dans votre

cœur lorsque vous êtes attaché; alors vous barricadez vos fenêtres, vous fermez vos portes à clé. Vous vous isolez.

L'esprit a recueilli certaines valeurs, certains trésors, et il entend les garder. Si la valeur de ces possessions est mise en doute, il y a un éveil de la peur. Grâce à la peur, nous les protégeons plus étroitement, ou nous vendons nos vieilles possessions et en acquérons de nouvelles que nous protégeons avec plus d'habileté. Cet isolement, nous l'appelons de noms différents.

Ce que je vous demande c'est si vous avez quelque chose de précieux dans l'esprit, dans le cœur, que vous protégez. Si oui, alors vous ne pouvez que créer des murs contre la peur, et cette résistance s'appelle de beaucoup de noms : amour, volonté, vertu, caractère.

Possédez-vous rien de précieux? Possédez-vous rien qui puisse vous être enlevé, votre position, vos ambitions, vos désirs, vos espoirs?

En fait, que possédez-vous? Peut-être avez-vous des possessions terrestres que vous essayez de sauvegarder. Pour les protéger, vous avez l'impérialisme, le nationalisme, les distinctions de classes. Chaque individu, chaque nation fait cela, engendrant la haine et la guerre. Est-ce que la peur de perdre vos possessions peut être entièrement éliminée? Tout indique que cette peur ne peut être supprimée par de plus grandes protections, par plus de nationalisme, par plus d'impérialisme. Où il y a de l'attachement, il y a de la peur.

Un auditeur : *Est-ce en laissant aller les objets, ou en établissant entre eux et nous de nouveaux rapports, que la peur se dissipe?*

Krishnamurti : Nous ne sommes certainement pas encore arrivés à nous demander comment il faut se débarrasser de la peur. Nous sommes en train d'essayer de découvrir quels sont les biens précieux que chacun de nous garde si habilement, et alors seulement pourrons-nous découvrir les moyens de nous débarrasser de la peur.

Un auditeur : *C'est très difficile de savoir. Je ne sais pas à quoi je suis accroché.*

Krishnamurti : Oui, c'est une des difficultés, mais à moins que vous ne le sachiez, la peur continue, bien que vous puissiez désirer vous en débarrasser. Etes-vous conscient de tout votre être que vous êtes en train de vous protéger, sous une forme ou l'autre, par des croyances, des acquisitions, des vertus, des ambitions?

Lorsque vous commencez à réfléchir profondément, vous voyez comment la croyance, ou toute autre forme d'exclusion,

vous isole soit comme groupe soit comme individu, et vous voyez que la croyance agit comme une résistance contre le mouvement de la vie.

Quelques-uns d'entre vous diront peut-être que l'esprit ne protège pas ses croyances mais que les croyances sont une partie même de l'esprit ; que sans une forme quelconque de croyance, l'esprit, la pensée, ne peut exister. Ou peut-être direz-vous que telle croyance n'est pas vraiment une croyance, mais une intuition qu'il faut protéger et encourager.

Un auditeur : Pour moi, il me semble que la croyance est là. et je ne sais pas quoi en faire. Je ne sais pas si je la protège ou non.

Krishnamurti : C'est justement cela. Vous dites que c'est une partie de vous. Pourquoi est-elle là? Pourquoi est-elle une partie de vous? Vous avez été conditionné par la tradition, l'éducation ; vous avez acquis des croyances consciemment ou inconsciemment, comme protection contre différentes formes de peur, ou, grâce à la propagande, vous avez accepté une croyance comme panacée. Il se peut que vous ne croyiez pas en des théories particulières, mais en une personne. Il y a différentes formes de croyances. Le désir de confort, de sécurité, nous force à avoir une croyance quelconque que nous protégeons, car sans elle nous nous sentirions complètement perdus. Ainsi, il y a une tentative constante de justifier notre croyance, ou de remplacer une vieille croyance par une nouvelle.

Où il y a de l'attachement il y a de la peur, mais la délivrance de la peur n'est pas une récompense du non-attachement. La souffrance nous pousse à prendre la résolution d'être entièrement détachés, mais ce détachement est en réalité une forme de protection contre la souffrance. Or comme, pour la plupart, nous avons quelque chose à protéger, un amour, des possessions, un idéal, des croyances, des idées, qui contribuent à fabriquer cette résistance qu'est le moi, le « je », il est futile de demander comment se débarrasser du moi, du « je », avec ses nombreuses couches superposées de désirs, de peurs, au lieu de comprendre pleinement le processus de la résistance. Le désir même de nous délivrer est une nouvelle forme d'auto-protection, plus sûre que l'ancienne.

Si vous êtes conscient de ce processus de protection, de construction de murs destinés à garder ce que vous êtes et ce que vous avez, si vous êtes conscient de cela, vous ne demanderez jamais quelle est la voie, la méthode pour vous délivrer de la peur, de l'avidité. Mais vous trouverez, dans l'immobilité de la lucidité la dispersion spontanée des diverses causes qui conditionnent la pensée-émotion.

Vous ne deviendrez pas lucides en vous bornant à écouter une ou deux causeries. C'est un feu que l'on doit construire, et vous devez le construire. Vous devez commencer, même dans une petite mesure, à être conscients, à être lucides, et cela, vous pourrez l'être lorsque vous parlez, lorsque vous riez, lorsque vous entrez en contact avec des gens, ou lorsque vous êtes tranquille. Cette lucidité devient une flamme, et cette flamme consume toute peur qui provoque l'isolement. L'esprit doit se révéler à lui-même spontanément. Et ceci n'est pas donné à quelques-uns seulement, ni est-ce une impossibilité.

IV.

L'ignorance est la non-perception du processus de votre propre pensée et émotion. J'ai essayé d'expliquer ce que j'entends par lucidité.

Est-ce que l'expérience dissoudra cette ignorance?

Qu'entendons-nous par expérience? Des actions et des réactions selon une pensée et une émotion conditionnées. L'esprit-cœur est conditionné par des conclusions, des habitudes de pensée, des préjugés, des croyances, des craintes, des besoins.

Cette masse d'ignorance ne peut pas être dissoute simplement par l'expérience. L'expérience peut donner à l'ignorance une nouvelle signification, de nouvelles valeurs, de nouvelles illusions ; mais elle est toujours de l'ignorance. La simple expérience ne peut pas dissoudre l'ignorance ; elle ne peut que la reformer.

Est-ce que le simple contrôle et le changement du milieu dissolvent l'ignorance? Qu'entendons-nous par milieu? Des habitudes et des valeurs économiques, des divisions sociales, la morale du conformisme, et ainsi de suite. Est-ce que la création d'un nouveau milieu, établi par la coercition, la violence, par la propagande et la menace, dissoudra l'ignorance? Ou simplement la refaçonnera-t-elle encore d'une autre façon?

Par la domination extérieure, cette ignorance peut-elle être dissoute? Je dis qu'elle ne le peut pas. Ceci ne veut pas dire que la barbarie actuelle des guerres, de l'exploitation, des cruautés, des dominations de classes, ne doive pas être changée. Mais un simple changement de la société ne modifiera pas la nature fondamentale de l'ignorance.

Nous avons porté notre attention sur deux façons différentes de dissoudre l'ignorance : l'une consiste à contrôler le milieu, l'autre à détruire l'ignorance par l'expérience. Avant que vous n'acceptiez ou ne rejetiez l'impossibilité de vous débarrasser de

l'ignorance par ces méthodes, vous devez connaître la réalité de ces deux procédés. La connaissez-vous? Sinon, vous devez expérimenter et savoir. Aucune stimulation artificielle ne peut vous donner la réalité.

L'ignorance ne peut être dissoute ni par l'expérience ni par un simple contrôle du milieu, mais elle se fane et disparaît spontanément, volontairement, si existe cette lucidité dans laquelle il n'y a pas désir, pas de choix.

Un auditeur : Je me rends compte que j'aime, et que la mort emportera la personne que j'aime. La souffrance est une chose difficile, pour moi, à comprendre. Je sais que c'est une limitation et je sais que je veux autre chose, mais je ne sais pas quoi.

Krishnamurti : La mort apporte une grande douleur à la plupart d'entre nous, et nous voulons trouver un moyen de sortir de cette souffrance. Alors nous nous tournons vers une croyance en l'immortalité, ce qui nous réconforte, ou nous essayons d'oublier la douleur par différents moyens, ou nous cultivons une forme supérieure d'intelligence par la rationalisation.

Toutes les choses périssent, tout s'use à l'usage, tout arrive à une fin. Percevant cela, les uns rationalisent leur douleur. Par un processus intellectuel ils amortissent leur souffrance. D'autres cherchent à surmonter cette souffrance en la remettant à plus tard, en croyant en un au-delà, en ayant le concept de l'immortalité. Cela aussi amortit la souffrance, car une croyance donne un abri, un réconfort. On peut ne pas redouter l'au-delà ou la mort pour soi-même, mais la plupart d'entre nous ne veulent pas supporter l'agonie de la perte de ceux qu'ils aiment. Alors nous nous mettons à la recherche de moyens pour frustrer la douleur.

Les explications intellectuelles sur les moyens de se défaire de la souffrance nous rendent indifférents à la souffrance. Dans le trouble qui nous saisit à devenir conscients de notre appauvrissement par la mort de ceux que nous aimons, survient le choc de la souffrance. Mais l'esprit refuse la douleur, alors il cherche des voies et des moyens pour la fuir : il est satisfait par les nombreuses explications sur l'au-delà, la continuité, la réincarnation, etc... L'un rationalise la souffrance, ce qui l'écarte, afin d'être le moins dérangé possible, l'autre cherche refuge et réconfort dans sa croyance, dans la remise à plus tard, afin de ne pas souffrir dans le présent. Ces deux individus sont profondément semblables ; aucun des deux ne veut souffrir ; ce ne sont que leurs explications qui diffèrent. Le premier raille toute croyance, et le second est profondément absorbé soit à étayer sa croyance en la réincarnation, l'immortalité, etc... soit à chercher des « faits », des « réalités » qui s'y rapportent.

Un auditeur : Je ne vois pas pourquoi le refuge lui-même est faux. Je crois que prendre refuge est bête. La réincarnation peut être un fait.

Krishnamurti : Si l'on souffre et qu'existe le fait supposé de la réincarnation, quelle valeur fondamentale a-t-il s'il cesse d'être un refuge, un réconfort? Si l'on meurt de faim, quel bien cela peut-il faire de savoir qu'il y a surproduction dans le monde? On veut être nourri, non par des faits, mais par une substance plus nourrissante.

Ne discutons pas pour savoir si la réincarnation est un fait ou non. Pour moi ceci est absolument hors du sujet. Lorsque vous êtes malade, affamé, des faits ne soulagent pas la souffrance, ne satisfont pas la faim. On peut prendre espoir en un futur état idéal, mais la faim continuera. La peur de la mort et la douleur qu'elle engendre continuera même en dépit du fait supposé de la réincarnation ; à moins, naturellement, qu'on ne vive dans une complète illusion.

Pourquoi prenez-vous abri dans un fait supposé, dans une croyance? Je ne vous demande pas comment vous savez que c'*est* un fait. Vous croyez que c'en est un, et pour le moment tenons-nous-en à cela. Qu'est-ce qui vous pousse à prendre un abri? De même qu'un homme prend refuge dans la conclusion rationalisée que toutes les choses doivent périr, et par cela adoucit sa souffrance, ainsi en prenant refuge dans une croyance, dans un fait supposé, vous aussi vous amortissez l'action de la douleur. A cause de l'acuité de votre misère, vous désirez un réconfort, un soulagement, et alors vous cherchez un refuge, en espérant qu'il est durable et réel. N'est-ce point pour cette raison fondamentale que nous cherchons un refuge, un abri?

Un auditeur : Parce que nous ne sommes pas capables d'affronter la vie, nous cherchons un succédané.

Krishnamurti : Déclarer simplement que vous cherchez un succédané ne résoud pas le problème de la souffrance. Les succédanés nous empêchent de sentir et de penser profondément.

Ceux d'entre vous qui ont souffert et qui souffrent, quelle a été leur expérience?

Un auditeur : Rien.

Krishnamurti : Quelques-uns d'entre vous ne font rien et supportent la douleur avec indifférence. D'autres essaient de s'en évader par la boisson, l'amusement, en s'oubliant dans l'action, ou en prenant abri dans une croyance.

Quelle est, en fait, la réaction en cas d'une mort? Vous avez perdu la personne que vous aimez, et vous voudriez la ravoir ; vous ne voulez pas affronter la solitude. Vous rendant

2*

compte de l'impossibilité de la ravoir, dans votre vide et votre douleur, vous remplissez votre esprit et votre cœur d'explications, de croyances, d'informations, de connaissances et d'expériences de seconde main.

Un auditeur : Il y a une troisième possibilité. Vous ne nous montrez que ces deux possibilités, mais je sens très distinctement qu'il y a une autre façon d'aborder la douleur.

Krishnamurti : Il peut y avoir beaucoup de façons d'aborder la douleur, mais si l'on a le désir fondamental de chercher le réconfort, toutes les méthodes se résolvent en ces deux voies d'approche : rationaliser ou chercher un refuge. Ces méthodes ne font toutes deux que calmer la douleur : elles offrent une évasion.

Un auditeur : Et si un homme se remarie?

Krishnamurti : Même s'il le fait, le problème de la souffrance demeure non résolu. Cela aussi c'est remettre à plus tard, oublier. L'un se donne des explications intellectuelles, rationnelles, parce qu'il ne veut pas souffrir. L'autre prend abri dans une croyance, afin, lui aussi, d'éviter la souffrance. Un autre encore prend refuge dans l'idée que s'il peut trouver la vérité il y aura enfin cessation de souffrance. Un autre enfin, en cultivant l'irresponsabilité, évite de souffrir. Tous essayent de fuir la souffrance.

Ne soulevez pas d'objections aux mots « abri », « refuge ». Remplacez-les par vos propres mots, croyance, Dieu, vérité, remariage, rationalisation, etc... Mais tant qu'il y a une aspiration consciente ou inconsciente d'échapper à la souffrance, l'illusion, sous beaucoup de formes, doit exister.

Mais pourquoi ne devriez-vous pas souffrir? Lorsque vous êtes heureux, lorsque vous êtes joyeux, vous ne dites pas qu'il ne faut pas être heureux. Vous ne fuyez pas la joie, vous ne cherchez pas un refuge contre elle. Lorsque vous êtes dans un état d'extase, vous n'avez pas recours à des croyances, à des succédanés. Au contraire, vous détruisez tout ce qui vous barre la route, vos dieux, vos morales, vos valeurs, vos croyances, tout, pour maintenir cette extase.

Pourquoi ne faites-vous pas la même chose lorsque vous souffrez ? Pourquoi ne détruisez-vous pas toutes les choses qui viennent déranger la douleur, les nombreuses explications, fuites, peurs et illusions de l'esprit? Si vous vous posez sincèrement et profondément cette question vous verrez que les croyances, les dieux, les espoirs, ne comptent plus. Alors votre vie a une nouvelle signification, fondamentale.

Dans la flamme de l'amour, toute peur est consommée.

V.

Bien qu'intellectuellement nous puissions percevoir la cause de la souffrance, ceci a bien peu d'influence sur notre vie. Bien que nous puissions intellectuellement convenir que tant qu'il y a de l'attachement il y a de la peur et de la souffrance, pourtant notre désir est si fortement possessif qu'il triomphe de notre raisonnement. Bien que nous puissions savoir la cause de notre souffrance, la souffrance continuera, car une simple connaissance intellectuelle ne suffit pas à détruire la cause. Donc lorsque l'esprit, par l'analyse, découvre la cause de la souffrance, cette découverte même devient un refuge. L'espoir qu'en découvrant la cause de la douleur la souffrance cessera est une illusion.

Pourquoi l'esprit cherche-t-il la cause de la douleur? Evidemment pour la subjuguer. Et pourtant, dans les moments d'extase, il n'y a pas de recherche de la cause ; s'il y en avait une, l'extase cesserait. En aspirant si fortement à l'extase, nous tâtonnons à la recherche des causes qui nous empêchent de l'atteindre. Cette aspiration même et l'intense désir de surmonter la douleur empêchent la réalisation.

Un esprit surchargé d'un désir de réalité, de bonheur, d'amour, ne peut pas se libérer de la peur. La peur amortit la douleur comme aussi elle déforme la joie. Notre être tout entier est-il en contact direct avec la douleur, comme il l'est avec le bonheur, la joie?

Nous nous rendons compte que nous ne sommes pas en entier dans la douleur, qu'il y a une partie de nous qui essaie de s'en évader. Dans ce processus, l'esprit a accumulé de nombreux trésors auxquels il s'accroche désespérément. Lorsque nous nous rendons compte de ce processus d'accumulation, nous nous sentons poussés à y mettre fin. Alors nous cherchons des méthodes, des moyens de nous débarrasser de ces fardeaux. La recherche même d'une méthode est une autre forme d'évasion.

Le choix d'une méthode, d'une façon de se débarrasser de ces fardeaux accumulés qui causent la résistance, ce choix même est né du désir de ne pas souffrir, et par conséquent émane d'un préjugement. Ce préjugement est la conséquence du désir d'un refuge, d'un réconfort.

Un auditeur : Je crois que personne n'a pensé ce que vous venez de dire. C'est trop compliqué.

Krishnamurti : Nous essayons en ce moment de discerner, de sentir la vérité qui libérera l'homme, et non pas de simplement découvrir les causes de la douleur. Si ce que j'ai dit, et qui peut sembler compliqué, est la vérité, alors cela libérera.

La découverte de la vérité est un processus complexe, car l'esprit s'est enveloppé dans de nombreuses illusions.

L'aurore de la vérité n'est pas dans le choix de l'essentiel, par opposition au non-essentiel. Mais lorsque vous commencez à percevoir l'illusion du choix lui-même, alors cette révélation est libératrice, et détruit spontanément l'illusion dont l'esprit se nourrit.

Est-ce l'amour qui, lorsqu'il trouve des obstacles, souffre, et il y a là une amertume, un vide? C'est la mise en évidence de la petitesse de notre amour qui nous fait mal.

Chaque fois que l'esprit choisit, son choix est basé sur un préjugement d'auto-protection, et comme nous désirons ne pas souffrir, ses actes sont basés sur la peur. La peur et la réalité ne peuvent exister ensemble. L'une détruit l'autre. Mais c'est une des illusions de l'esprit de créer l'espoir en quelque chose qui se trouve au delà de sa propre obscurité. Ce quelque chose, cet espoir d'une réalité, est une autre forme de refuge, une autre évasion de la douleur. L'esprit perpétue son propre état conditionné, par la peur.

Un auditeur : Ce que vous dites mène à une forme de vie très matérialiste.

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par une forme de vie matérialiste? Qu'il n'y a que cette vie-ci, qu'il n'y a pas de réalité, pas de Dieu, que la morale doit être basée sur des besoins sociaux et économiques, etc... Or, quel est le point de vue non matérialiste envers la vie? Qu'il y a Dieu, qu'il y a une âme (qui continue), qu'il y a un au-delà, que l'individu contient en lui-même l'étincelle de l'éternel. Quelle est la différence entre les deux points de vue, le matérialiste et le religieux ?

Un auditeur : Les deux sont des croyances.

Krishnamurti : Mais alors pourquoi méprisez-vous la façon matérialiste de vivre?

Un auditeur : Parce qu'elle nie la persistance.

Krishnamurti : Vous ne faites que réagir à des préjugés. Votre vie religieuse est foncièrement une vie irréligieuse. Bien que vous puissiez recouvrir ce fait en parlant de Dieu, de l'amour, de l'au-delà, dans votre cœur cela ne veut rien dire, ce sont autant de phrases que vous avez apprises, comme le matérialiste a appris ses idées et ses phrases. L'esprit religieux et l'esprit matérialiste sont tous deux conditionnés par leurs propres préjugés, qui empêchent de comprendre intégralement la vérité et de communier avec elle.

Un auditeur : Hier vous nous avez demandé de dire pourquoi nous essayons de fuir la souffrance, et soudainement j'ai vu toute

sa signification. Si nous nous rendons à la douleur au lieu d'essayer de la fuir, nous brisons la résistance en nous.

Krishnamurti : Oui, si ce n'est pas par l'effort de la volonté. Mais est-ce que se rendre à la douleur n'est pas artificiel, un effort de l'intellect pour gagner quelque chose? Sûrement, vous ne vous rendez pas à l'extase? Si vous le faites, ce n'est pas de l'extase.

Un auditeur : Je ne voulais pas dire cela. Je voulais dire qu'au lieu d'essayer de fuir, nous souffrons.

Krishnamurti : Pourquoi sentez-vous qu'il vous faut souffrir? Lorsque vous vous dites que vous ne devez pas fuir, vous espérez que par la souffrance vous parviendrez à quelque chose. Mais lorsque vous êtes intégralement conscient de l'illusion de toute fuite, alors là il n'y a pas de volonté de résister au désir de fuite, ni de volonté de parvenir à quelque chose par la souffrance.

Un auditeur : Oui, je vois cela.

Un auditeur : Voulez-vous, je vous prie, répéter ce que vous venez de dire.

Krishnamurti : On ne se rend pas à la joie. Il n'y a pas de dualité dans l'extase. C'est un état qui entre spontanément en existence sans notre volonté. La souffrance est une indication de dualité. Si nous ne comprenons pas cela, nous perpétuons la dualité en faisant de nombreux efforts intellectuels pour vaincre la souffrance, en nous abandonnant à son opposé, en développant des vertus, etc... Toutes ces tentatives ne font que renforcer la dualité.

Un auditeur : Est-ce que les résistances que nous érigeons contre la souffrance n'agissent pas aussi comme résistances à l'extase?

Krishnamurti : Bien sûr. Là où nous manquons de sensibilité à la laideur, à la souffrance, il y a là forcément aussi une profonde insensibilité à la beauté, à la joie. La résistance contre la douleur est aussi une barrière au bonheur.

Qu'est-ce que c'est que l'extase? Un état où l'esprit et le cœur sont en complète union, où la peur ne les arrache pas l'une de l'autre, où l'esprit ne réserve rien.

Un auditeur : Y a-t-il une meilleure façon de souffrir? Une meilleure façon de vivre?

Krishnamurti : Oui, et c'est ce que j'ai essayé d'expliquer. Que chacun devienne conscient de son propre état conditionné, alors il commencera à se libérer de la peur, de l'ambition, de l'attachement, de ces peurs qui mutilent la vie.

Si l'esprit ne détruit un état conditionné que pour en embrasser un autre, la vie devient entièrement vaine, désespérante.

C'est cela qui arrive à la plupart d'entre nous, nous errons d'une cage à une autre cage, chaque fois pensant trouver plus de liberté, là où, en réalité, ne se trouvent que des limitations d'un genre différent. Ce qui est libre ne peut pas grandir en passant du moins au plus.

Un auditeur : J'accepte l'état conditionné tout comme j'accepte le mouvement du globe terrestre ; c'est une partie nécessaire de notre développement.

Krishnamurti : Si nous faisons cela, nous n'employons pas notre intelligence. En nous bornant à affirmer que toute existence est conditionnée, nous ne découvrirons jamais s'il existe un état qui puisse n'être point conditionné. En devenant intégralement conscients de l'état conditionné, chacun commencera à comprendre la liberté qui provient de la cessation de la peur.

VI.

Les relations humaines peuvent être limitées, entre deux individus, ou il peut s'agir du nombre, en une sphère sans cesse élargie. Limitées ou larges, l'importance des relations est dans leur caractère.

Qu'entendons-nous par relations? Ce sont des ajustements entre deux désirs individualistes. Dans ces relations, il y a lutte d'ambitions opposées, d'attachements, d'espoirs, de besoins. Ainsi presque toute relation devient relation d'efforts et de conflits. Il y a relation non seulement avec des personnes et des valeurs extérieures, mais aussi avec ces valeurs et conceptions qui sont en nous.

Nous sommes conscients de cette lutte entre amis, entre voisins, entre nous-mêmes et la société.

Ce conflit doit-il continuer indéfiniment? Nous pouvons ajuster nos relations avec un autre assez habilement pour ne jamais en venir à un contact vital avec lui ; ou, l'ajustement étant impossible, deux personnes peuvent être forcées de se séparer. Mais tant qu'il y a une activité quelconque il doit y avoir relation entre l'individu et son milieu (que ce soit une personne ou une foule). L'isolement n'est possible que dans un complet état de névrose. A moins que l'on agisse mécaniquement, sans penser ni sentir, ou que l'on soit si conditionné qu'il n'y a qu'un modèle de pensée et de sentiment, toute relation est d'ajustement, soit par la lutte et la résistance, soit par le renoncement.

L'amour n'est pas de relation, ni d'ajustement ; il est d'une qualité entièrement différente.

Cette lutte dans les relations peut-elle jamais cesser? Nous ne pouvons pas, par la simple expérience, établir des relations dans lesquelles il n'y a pas de luttes. L'expérience est une réaction à un conditionnement antérieur, qui, en relations, produit des conflits. La simple domination du milieu avec ses valeurs sociales, ses habitudes et ses pensées, ne peut pas amener des relations libres de tout conflit.

Il y a conflit entre les influences conditionnantes du désir, et le courant rapide, animé, des relations. Ce n'est pas, ainsi que la plupart le pensent, la relation qui limite, mais c'est le désir qui conditionne. C'est le désir, conscient ou inconscient, qui sans cesse cause des frictions dans les relations.

Le désir surgit de l'ignorance. Le désir ne peut pas exister tout seul ; il doit se nourrir du conditionnement antérieur, qui est ignorance.

L'ignorance peut être dissipée. C'est possible. L'ignorance se compose des nombreuses formes de la peur, de croyance, de besoin, d'attachement. Celles-ci créent les conflits dans les relations.

Lorsque nous sommes intégralement conscients du processus de l'ignorance, volontairement, spontanément, là se trouve le commencement de cette intelligence qui aborde toutes les influences conditionnantes. C'est cela qui nous intéresse : l'éveil de cette intelligence, de cet amour qui seul peut libérer l'esprit, et le cœur, des conflits.

L'éveil de cette intelligence, de cet amour, n'est ni le résultat d'une morale disciplinée, systématique, ni un accomplissement à rechercher, mais c'est un processus de lucidité constante.

Un auditeur : Les relations sont aussi des contacts entre habitudes, et par l'habitude il y a une continuité d'activité.

Krishnamurti : Dans la plupart des cas l'action est le résultat de l'habitude, de l'habitude basée sur la tradition, sur des modèles de pensée et de désir, et ceci donne à l'action une continuité apparente. Généralement, donc, l'habitude gouverne nos actions et nos relations.

L'action n'est-elle qu'habitude? Si l'action n'est que le produit d'une habitude purement mécanique, elle doit conduire à la confusion et à la douleur. De la même façon, si la relation n'est que le contact de deux habitudes individualisées, alors toute relation de ce genre est souffrance. Mais, malheureusement, nous réduisons tout contact entre nous à un modèle conventionnel et ennuyeux, à cause de notre incapacité de nous ajuster, à cause de notre peur, de notre manque d'amour.

L'habitude est la répétition, consciente ou insconsciente, d'une action guidée par le souvenir d'incidents passés, par des

traditions, par la pensée-désir d'un modèle, etc... On se rend souvent compte que l'on vit dans un étroit sillon de pensée, et, le brisant pour en sortir, on retombe dans un autre. Ce passage d'une habitude à l'autre est souvent appelé progrès, expérience ou croissance.

L'action, qui a pu une fois découler d'une pleine lucidité, devient souvent habituelle, sans pensée, sans aucune profondeur de sentiment.

Est-ce que peut exister une vraie relation lorsque l'esprit ne fait que suivre un modèle standardisé?

Un auditeur : Mais il y a une réponse spontanée, qui n'est pas du tout une habitude.

Krishnamurti : Oui, nous connaissons cela, mais de telles occasions sont rares, et nous aimerions établir des relations de spontanéité. Entre ce que nous aimerions être et ce que nous sommes il y a un grand fossé. Ce que nous aimerions être est une forme d'attachement ambitieux, qui n'a pas de signification pour celui qui recherche la réalité. Si nous pouvions comprendre ce que nous sommes, alors peut-être saurions-nous ce qui est.

Une vraie relation peut-elle exister, lorsque l'esprit ne fait que suivre un modèle? Lorsqu'on est conscient de l'état qui s'appelle amour, il y a une relation dynamique qui n'est pas d'un modèle, qui est au delà des définitions et calculs mentaux. Mais, par l'influence conditionnante de la peur et du désir, de telles relations se réduisent à un simple plaisir, à de l'habitude, à de la routine. Un tel état n'est pas une vraie relation mais une forme de mort et de décomposition. Comment peut-il y avoir une vraie relation entre deux objets de série individualisés, même si chacun d'eux répond et réagit mécaniquement ?

Un auditeur : Il y a un ajustement continuel entre ces deux habitudes.

Krishnamurti : Oui, mais un tel ajustement a un caractère purement mécanique, qui est renforcé par le conflit et la souffrance; un tel renforcement ne brise pas le désir fondamental de former des habitudes standardisées. Les influences extérieures et les déterminations intérieures ne brisent pas la formation de l'habitude, mais ne font que faciliter un ajustement superficiel et intellectuel, qui ne conduit pas à des relations vraies.

Est-ce que cet état de standardisation, d'idéal, de conformisme, conduit à l'épanouissement, à la vie, à l'action créatrice et intelligente? Avant que nous ne puissions répondre à cette question, est-ce que nous sommes conscients, est-ce que nous nous rendons compte de cet état? Si nous n'en sommes pas conscients, il n'y a pas de conflit. Mais si nous le sommes, alors

il y a une anxiété et une souffrance que nous essayons de fuir à moins que nous ne brisions nos anciennes habitudes et nos modèles. Si nous les brisons, nous ne faisons qu'en créer d'autres : le désir d'un simple changement est plus fort que le désir de se rendre compte de tout le processus de formation des habitudes et des modèles. Ainsi, nous passons d'une habitude à l'autre.

Un auditeur : *Oui, je sais que l'habitude est bête, mais puis-je m'en évader?*

Krishnamurti : Avant de me demander comment surmonter une habitude particulière, voyez qu'elle est la chose qui crée l'habitude, car vous pouvez vous débarrasser d'une habitude, d'une modalité, mais dans l'acte même de le faire, passer d'une habitude à une autre. Nous continuerons à faire cela indéfiniment à moins que nous ne découvrions ce que c'est que l'esprit recherche toujours pour former des habitudes et suivre des modèles de pensée-désir.

Toute relation vraie requiert une attention et un ajustement continuels et qui ne soient pas selon un modèle. Où existent l'habitude, le conformisme, l'idéal, cet état de souplesse est impossible. Etre souple exige une pensée et une affection constantes, mais comme l'esprit trouve plus facile d'établir des modèles de conduite que d'être conscient, il commence à former des habitudes ; et lorsqu'il est secoué par l'affliction et l'incertitude, jusqu'à sortir d'une habitude, il va en chercher une autre. La peur de l'insécurité et de l'inconfort force l'esprit à suivre des modèles de pensée-désir. La société devient ainsi la faiseuse des habitudes, des modèles, des idéals, car la société est le voisin, la relation immédiate, avec laquelle on est toujours en contact.

VII.

La souffrance indique le processus d'un modèle de pensée et de désir. Cette souffrance, l'esprit cherche à la surmonter en se replongeant dans le sommeil par la création d'autres modèles et d'autres illusions. Mais il se voit encore secoué hors des limitations qu'il s'est imposées, et encore une fois s'incite lui-même à ne pas penser, jusqu'à s'identifier à tel point avec quelque modèle de pensée-désir, ou quelque croyance, qu'il ne puisse plus être secoué, ni souffrir. Cet état, beaucoup le considèrent comme le plus haut degré d'accomplissement.

Dès que vous développez une volonté capable de subjuguer toute habitude, tout conditionnement, cette volonté même devient une répétition vide de pensée.

Il nous faut d'abord comprendre à la fois l'action habituelle et l'action idéale ou conceptionnelle, si nous voulons comprendre ce qu'est l'action sans illusion. Car le réel est dans l'actuel.

La lucidité n'est pas le développement d'une volonté introspective, mais l'unification spontanée de toutes les forces séparatrices du désir.

Un auditeur : Est-ce que la lucidité est une lente croissance?

Krishnamurti : Là où existe un intérêt intense existe une pleine lucidité. Comme l'on est mentalement paresseux et émotionnellement mutilé par la peur, la lucidité devient un processus de lente croissance. A ce moment-là ce n'est plus de la lucidité, c'est une patiente construction de murs de résistance. Comme nous avons, presque tous, construit ces murs d'auto-protection, la lucidité apparaît comme un processus lent, comme une croissance, ce qui satisfait notre paresse. A cause de cette paresse, nous fabriquons des théories qui remettent à plus tard : « un jour mais pas maintenant » disons-nous, ou : « l'illumination est un processus de lente croissance, de vie après la vie », etc... Nous commençons à rationaliser cette paresse et, à notre satisfaction, à disposer notre vie conformément à elle.

Un auditeur : Ce processus semble inévitable. Mais comment peut-on s'éveiller vite?

Krishnamurti : Est-ce un processus lent, pour un individu, que de passer de la violence à la paix? Je ne le crois pas. Si l'on perçoit réellement la pleine signification de la haine, l'affection spontanée entre en existence. Ce qui empêche cette perception immédiate et profonde c'est notre peur inconsciente des engagements et des modèles de notre intellect et de notre désir. Car une telle perception pourrait entraîner un changement radical de notre vie quotidienne : l'ambition s'évanouirait, les distinctions de classes et de nationalismes, les attachements, etc... seraient mis de côté. Cette peur nous pousse, nous avertit, et nous lui obéissons, consciemment ou inconsciemment, en multipliant nos protections, qui ne font qu'engendrer un surcroît de peur. Tant que nous ne comprenons pas ce processus, nous penserons toujours en termes d'ajournements, de croissance, de conquêtes. La peur ne peut pas être dissoute dans le futur ; ce n'est que dans la lucidité complète qu'elle peut cesser d'être.

Un auditeur : Je crois qu'il nous faut vite parvenir à la paix.

Krishnamurti : Si vous haïssez parce que votre bien-être intellectuel et émotionnel est menacé de beaucoup de façons et si vous ne faites que recourir à de nouvelles violences, bien que vous puissiez avec succès — pour le moment du moins — éloigner

la peur en vous protégeant, la haine continuera. La crainte et la haine ne disparaîtront que par une lucidité constante ; ne pensez pas en termes d'ajournement. Commencez à être conscient, et si vous y trouvez de l'intérêt, ce seul fait engendrera spontanément un état de paix, d'affection.

La guerre, la guerre en vous, la haine du voisin, ou d'autres personnes, ne peuvent être surmontées par la violence sous aucune forme. Si vous commencez à voir l'absolue nécessité de profondément penser-sentir ceci dès maintenant, vos préjugés, vos conditionnements, qui sont la cause de la haine et de la peur, vous seront révélés. Dans cette révélation se produit un éveil d'affection, d'amour.

Un auditeur : Je crois qu'il nous faudra toute notre vie pour surmonter la peur, la haine.

Krishnamurti : Vous pensez de nouveau en termes d'ajournement. Est-ce que chacun voit l'horreur de la haine et perçoit ses conséquences? Si vous sentiez cela profondément, vous ne demanderiez pas à quel moment la haine cessera, car elle aurait déjà cédé la place à la seule chose où se puissent trouver le profond contact humain et la coopération.

Si l'on est conscient de la haine ou de la violence sous différentes formes, peut-on se débarrasser de cette violence par le processus du temps ?

Un auditeur : Non, pas par le simple passage du temps. On devrait se servir d'une méthode pour s'en débarrasser.

Krishnamurti : Non, le simple passage du temps ne peut pas résoudre la haine ; on peut la recouvrir lourdement ou soigneusement, on peut la surveiller et la protéger. Mais la peur, la haine, continuent. Un système peut-il vous aider à vous débarrasser de la haine? Il peut vous aider à la subjuguer, à la gouverner, il peut renforcer votre volonté de la combattre, mais il ne fera pas naître cette affection qui, seule, peut donner à l'homme une liberté durable. Si vous ne sentez pas profondément que la haine est essentiellement empoisonnée, aucun système, aucune autorité ne peuvent la détruire pour vous.

Un auditeur : On peut intellectuellement voir que la haine est empoisonnée mais éprouver encore de la haine.

Krishnamurti : Pourquoi ceci se produit-il ? N'est-ce point parce que vous êtes exagérément développé intellectuellement et encore primitif dans vos désirs? Il ne peut y avoir d'harmonie entre le beau et le laid. La cessation de la haine ne peut être produite par aucune méthode, mais seulement par une continuelle perception des conditionnements qui ont créé cette division entre l'amour et la haine.

Pourquoi cette division existe-t-elle?

Un auditeur : Manque d'amour.

Un auditeur : Ignorance.

Krishnamurti : Ne voyez-vous pas ce que vous faites? En répétant que si nous vivions comme nous devrions le faire, cette division n'existerait pas, qu'elle disparaîtrait si nous n'étions pas ignorants, que l'habitude est la cause de la division, que si nous n'étions pas conditionnés il y aurait l'amour parfait — ne voyez-vous pas que vous ne faites que répéter certaines phrases que vous avez entendues? De quelle valeur est-ce tout cela? D'aucune. Chacun de vous est-il conscient de cette division? Je vous en prie, ne répondez pas. Examinez ce qui est en train de se produire en vous.

Nous voyons que nous sommes en conflit, qu'il y a en nous de la haine et pourtant en même temps un dégoût pour elle. Il y a cette division. Nous pouvons voir comment cette division est entrée en existence, par différentes causes conditionnantes. Le simple examen de ces causes ne produira pas une libération de la haine, de la peur. Le problème de la faim n'est pas résolu lorsqu'on se borne à en découvrir les causes : le mauvais système économique, la surproduction, la mauvaise distribution, etc... Si vous, personnellement, avez faim, votre faim ne sera pas satisfaite lorsque vous vous bornerez à en connaître les causes. De la même façon, se borner à connaître les causes de la haine, de la peur, avec ses différents conflits ne la dissoudra pas. Ce qui met fin à la haine, c'est une lucidité qui ne choisit pas, une cessation de tout effort intellectuel pour vaincre la haine.

Un auditeur : Nous ne sommes pas assez conscients de cette haine.

Krishnamurti : Lorsque nous sommes conscients, nous désapprouvons le conflit ainsi que la souffrance impliquée dans ce conflit. Nous commençons dès lors à agir, en espérant surmonter tout conflit, ce qui ne fait que renforcer l'intellect. Il vous faut être conscient de tout ce processus, silencieusement, spontanément, car dans cette lucidité surgit un nouvel élément qui n'est le résultat d'aucune violence, d'aucun effort, et qui, seul, peut libérer de la haine et des conditionnements qui mutilent.

VIII.

La peur n'est dissoute ni par l'expérience, ni par aucune accumulation de vertus, ni peut-elle être vaincue par l'exercice de l'amour. Tout cela ne fait que recouvrir la peur, la haine.

Soyez conscient de cela, et alors se produira une formidable transformation dans votre vie.

Un auditeur : Quel rapport y a-t-il entre l'illusion de cette croissance psychologique et la croissance que nous voyons autour de nous?

Krishnamurti : Nous voyons que ce qui est susceptible de grandir n'est pas durable. Mais à notre croissance psychologique chacun de nous s'accroche comme à quelque chose de permanent. Si nous sentions profondément, et étions de ce fait conscients que tout est en continuel changement, en constant devenir, alors peut-être serions-nous capables de nous libérer de notre conflit intérieur, et de nos conflits avec le voisin, avec la société.

Un auditeur : Il me semble que je ne puis pas sauter de la haine à l'amour. mais je peux transformer lentement mon antipathie en un sentiment de compréhension et de sympathie.

Krishnamurti : Nous ne pouvons pas déblayer notre esprit du conditionnement passé et recommencer à nouveau.

Mais nous pouvons être conscients de ce qui entretient la peur, la haine. Nous pouvons être conscients des causes psychologiques et des réactions qui nous empêchent d'agir intégralement. Le passé nous domine, avec ses croyances, ses espoirs, ses craintes, ses conclusions, ses souvenirs ; ceci nous éloigne de l'action intégrale. Nous ne pouvons pas effacer le passé, car dans son essence l'esprit est du passé. Mais en étant conscients des accumulations du passé et de leur effet sur le présent, nous commencerons à nous libérer sans violence de ces valeurs qui mutilent l'esprit et le cœur.

Est-ce que ceci, le passé avec ses influences dominatrices, ses peurs, est un problème aigu pour vous, personnellement?

La vie telle qu'elle est, engendrant des guerres, des haines, des divisions, dépouillant l'unité : ceci est-ce un problème pour vous? Si oui, alors, comme vous êtes une partie de ce problème, vous ne le comprendrez qu'à travers vos propres souffrances, vos ambitions, vos craintes. Le monde c'est vous ; son problème est votre problème intime. S'il est aigu, ainsi que je l'espère, pour chacun de vous, alors vous ne fuirez jamais dans des théories, des explications, des « faits », des illusions. Mais ceci exige une grande vivacité ; l'on doit être intensément lucide ; nous préférons donc la voie la plus facile, celle de l'évasion. Comment pouvez-vous résoudre ce problème si votre esprit et votre cœur en sont distraits?

Je ne dis pas que ce problème soit simple. Il est complexe. Vous devez donc lui donner votre esprit et votre cœur. Mais comment pouvez-vous lui donner tout votre être si vous le fuyez,

si vous en êtes détourné par différentes évasions que l'esprit a établies pour son usage?

Un auditeur : Mais nous ne le voyons pas au moment de la fuite.

Krishnamurti : Nous sommes en train d'essayer de nous comprendre nous-mêmes, d'ouvrir les recoins cachés de notre esprit, de voir les différentes évasions, de sorte que nous puissions affronter la vie avec spontanéité, profondément, pleinement. Toute action de subjuguer une habitude par une autre, de subjuguer la haine par des vertus, est une substitution ; et la culture de leurs opposés n'élimine pas ces qualités dont nous désirons nous libérer. Il nous faut percevoir la haine, non comme l'antithèse de l'amour, mais comme étant en soi un poison, un mal.

Un auditeur : Ne croyez-vous pas que nous puissions voir les différentes évasions? Nous pouvons savoir que la haine est empoisonnée, mais en même temps nous savons que nous continuons à l'éprouver. Je crois que si nous voulions la comprendre pleinement, nous accepterions de tout abandonner, notre maison, notre femme, tout ; nous devrions serrer la main à tout le monde, dire adieu et aller dans un camp de concentration.

Krishnamurti : Ne pensez pas aux conséquences, mais voyez si vous pouvez vous libérer de la haine. Est-ce que vous vous dites que vous êtes incapable de vous en débarrasser?

Un auditeur : Nous ne pouvons qu'essayer ; nous ne savons pas.

Krishnamurti : Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas?

Un auditeur : Parce que ce n'est pas notre véritable problème.

Krishnamurti : Bien que la haine existe dans le monde, en vous et autour de vous, pourtant vous dites que ce n'est pas un problème aigu pour vous. Vous n'en êtes pas conscient. Pourquoi n'en êtes-vous pas conscient? Soit parce que vous en êtes libre, soit parce que vous vous êtes si bien retranché, si habilement protégé, que vous n'avez pas de peur, pas de haine, parce que vous êtes sûr de votre sécurité.

Un auditeur : Nous ne sentons pas de haine en ce moment.

Krishnamurti : Lorsque vous n'êtes pas ici vous la sentez et alors c'est un problème pour vous. Ici vous lui avez momentanément échappé, mais le problème existe encore. Vous ne pouvez pas lui échapper, ni ici ni ailleurs. C'est un problème pour vous, que vous le vouliez ou non. Bien que ce soit un problème, vous l'avez mis de côté, vous en êtes devenu inconscient. Et par conséquent vous dites que vous ne savez pas comment vous agirez par rapport à lui.

Un auditeur : *Nous souhaitons souvent que la vie elle-même agisse malgré nous, et qu'elle emporte les objets que nous chérissons bien que nous connaissions leur vanité. Est-ce cela aussi une fuite?*

Krishnamurti : Certaines personnes semblent soulagées en temps de guerre. Elles n'ont pas de responsabilité ; leur vie est dirigée par le ministère de la guerre. Là est une des principales raisons pour lesquelles l'autorité, temporelle ou spirituelle, est florissante et vénérée. La mort est préférable à la vie.

Nous avons été habitués à penser que la haine est inévitable, que nous devons passer par ce stage, que c'est une part de l'héritage humain, un instinct.

Nous sommes habitués à penser que la haine ne peut pas être éliminée immédiatement ; qu'il nous faut passer par quelque discipline pour la vaincre. Ainsi il y a un double processus en nous, de violence et de paix, de haine et d'affection, de colère et de bienveillance.

Notre effort tend à jeter un pont entre ces deux forces séparées, ou à dompter l'une par l'autre, ou à nous concentrer sur l'une pour que disparaisse son opposée.

Quel que soit l'effort que vous fassiez pour détruire la haine par l'amour, il est vain, car la violence, la peur, se révèlent sous une autre forme. Nous devons aller plus profondément que la simple discipline ; nous devons découvrir pourquoi cette dualité de haine et d'affection existe en nous. Tant que dure ce double processus, le conflit des opposés doit continuer.

Un auditeur : *Peut-être la haine n'appartient-elle pas vraiment à moi ?*

Un auditeur : *Notre amour est-il trop pauvre, alors?*

Krishnamurti : Ces questions sont très révélatrices, elles montrent comment l'esprit est conditionné.

L'effort même que fait l'esprit n'est jamais qu'une partie de ce dont il essaye de s'évader.

L'esprit trouve que cela n'est pas une bonne affaire de haïr, car il a découvert qu'il y a trop de souffrance impliquée là-dedans, alors il fait un effort pour se discipliner, pour subjuguer la haine par l'amour, pour soumettre la violence de la peur par la paix. Tout cela indique le désir fondamental de simplement échapper à la souffrance ; c'est-à-dire de se protéger dans ces vertus et qualités qui ne donnent pas de douleur, qui ne causent pas de troubles. Jusqu'à ce que cesse ce désir, cette soif de sécurité auto-protectrice, la peur doit continuer, avec toutes ses conséquences. L'esprit ne peut pas se débarrasser de la peur. Dans sa tentative de le faire, il cultive les opposés, qui font partie de la peur elle-même. Ainsi l'esprit se divise, crée en lui-même

un processus double. Tout effort de la part de l'esprit doit entretenir cette dualité, bien qu'il puisse développer des tendances, des caractéristiques, des vertus, et subjuguer cette dualité même.

Un auditeur : Je ne vois pas très bien comment l'esprit s'est divisé lui-même en amour et haine.

Krishnamurti : Il y a le bien et le mal, ce qui est lumineux et ce qui est sombre. La lumière et les ténèbres ne peuvent exister ensemble. L'une détruit l'autre.

Si la lumière *est* lumière, alors les ténèbres, le mal, cessent d'exister : l'effort n'est pas nécessaire, il est alors non-existant. Mais nous sommes dans un état de continuel effort, parce que ce qui pour nous est lumière n'est *pas* lumière, ce n'est que la lumière, le bien, selon l'intellect.

Nous faisons de constants efforts pour subjuguer, pour acquérir, pour posséder, pour être détachés, pour nous agrandir. Il y a des moments de clarté au milieu de la confusion environnante. Nous désirons cette clarté et nous nous y accrochons, en espérant qu'elle dissoudra les désirs contradictoires. Ce désir de clarté, ce désir de subjuguer une qualité par une autre, est une perte d'énergie ; car la volonté qui a soif, la volonté qui subjugue, est la volonté de succès, de satisfaction, la volonté de sécurité. Cette volonté doit indéfiniment continuer à créer et à entretenir la peur, même lorsqu'elle affirme qu'elle cherche la vérité, Dieu. Sa clarté est la clarté de la fuite, de l'illusion, non la clarté de la réalité.

Lorsque la volonté se détruit elle-même, spontanément, alors il y a cette vérité qui est au delà de tout effort. L'effort est violence ; l'amour et la violence ne peuvent exister ensemble.

Le conflit dans lequel nous existons n'est pas une lutte entre le bien et le mal, entre le moi et le non-moi. La lutte est, dans notre dualité qui s'est créée elle-même, entre nos différents désirs d'auto-protection. Il ne peut pas y avoir de conflit entre la lumière et les ténèbres ; où la lumière est, les ténèbres ne sont pas. Tant que la peur existe, le conflit doit continuer, bien que cette peur puisse se déguiser sous des noms différents. Et comme la peur ne peut se libérer elle-même en aucune façon, puisque tous ses efforts surgissent de sa propre source, il faut qu'il y ait cessation de toute sauvegarde intellectuelle. Cette cessation vient, spontanément, lorsque l'esprit se révèle à lui-même son propre processus. Ceci ne se produit que lorsqu'il y a une lucidité intégrale, qui n'est pas le résultat d'une discipline, ni d'un système moral ou économique ni d'une imposition.

Chacun doit devenir conscient des processus de l'ignorance, des illusions qu'il a créées.

L'intellect ne peut pas vous conduire hors de ce présent chaos, de cette confusion, de cette souffrance. La raison doit s'épuiser, non en battant en retraite, mais par la compréhension intégrale et l'amour de la vie.

Lorsque la raison n'a plus la capacité de vous protéger par des explications, des évasions, des conclusions logiques, alors, quand il y a complète vulnérabilité, complète nudité de tout votre être, surgit la flamme de l'amour.

Seule la vérité peut libérer chacun de la douleur et de la confusion de l'ignorance.

La vérité n'est pas la fin de l'expérience, elle est la vie elle-même. Elle n'appartient pas à demain, elle n'est d'aucun temps. Elle n'est pas un résultat, un accomplissement, mais la cessation de la peur, du besoin intérieur.

Camp d'Ommen 1938

I.

Avez-vous jamais essayé de communiquer à un ami quelque chose que vous sentez très profondément? Vous avez dû le trouver très difficile, quelle que fût l'intimité de l'ami. Vous devez donc imaginer comme il est difficile pour nous ici de nous comprendre, car nos relations sont singulières. Il ne s'y trouve pas cette amitié qui est essentielle aux communications profondes et à la compréhension. Pour la plupart, nous avons l'attitude d'un disciple envers un maître, ou de quelqu'un qui suit, ou de quelqu'un qui essaye de se forcer à adopter un point de vue particulier et la communication devient très difficile. Elle se complique encore si vous avez une attitude de propagandiste, si vous venez simplement pour propager certaines idées d'une société particulière ou d'une secte, ou une idéologie qui est populaire en ce moment. Une communication libre n'est possible que lorsque l'auditeur et l'orateur pensent tous deux ensemble sur le même point.

Pendant ces journées du Camp, il ne devrait pas y avoir cette attitude de maître et de disciple, de chef et de celui qui suit, mais plutôt une communication amicale entre l'un et l'autre, qui est impossible si l'esprit est prisonnier d'une quelconque croyance ou idéologie. Il n'y a jamais d'amitié entre le chef et celui qui le suit, et par conséquent une profonde communication entre eux est impossible.

Je parle de quelque chose qui pour moi est réel, où je trouve de la joie, et qui aura très peu de signification pour vous si vous êtes en train de penser à quelque chose de tout différent. Si nous pouvons, d'une façon quelconque, dépasser l'absurde relation que nous avons établie entre nous par la tradition et la légende, par la superstition et toutes sortes d'imaginations, alors peut-être pourrons-nous nous comprendre les uns les autres, d'une façon plus naturelle.

Ce que je veux vous dire semble être très simple — pour moi du moins — mais lorsque ces pensées et ces sentiments sont mis en mots ils deviennent compliqués. La communication devient encore plus difficile lorsque c'est à travers vos préjugés particuliers, vos superstitions et vos barrières, que vous essayez de percevoir ce que j'essaye de dire, au lieu de tenter de débarrasser votre esprit de ces perversions qui empêchent la pleine compréhension qui, seule, peut engendrer une attitude critique et affectueuse.

Ainsi que vous le savez, ce Camp n'est pas fait pour des buts de propagande, ni pour la Droite ni pour la Gauche, ni pour aucune société ou idéologies particulières. Je sais qu'il y a beau-

coup de personnes ici, qui régulièrement, viennent à ce Camp pour faire de la propagande pour leurs sociétés, leur nation, leur église, etc... Donc je vous prierai sérieusement de ne pas vous complaire dans ce genre de passe-temps. Nous sommes ici pour des raisons plus sérieuses. Ceux qui ont une démangeaison pour ce genre de passe-temps ont beaucoup d'occasions ailleurs. Ici, au moins, essayons de découvrir ce qu'individuellement nous pensons et sentons, et alors, peut-être, commencerons-nous à comprendre le chaos, la haine qui existent en nous et autour de nous.

Chacun de nous a beaucoup de problèmes : faut-il devenir pacifiste, et jusqu'où doit-on aller vers le pacifisme? Doit-on se battre pour son pays? Il y a les problèmes sociaux et économiques et les problèmes de la croyance, de la conduite et de l'affection. Je ne vais pas donner de réponse qui résolve immédiatement ces problèmes. Mais ce que j'aimerais faire, c'est vous montrer une nouvelle façon de les approcher, de sorte que lorsque vous vous trouverez face à face avec ces problèmes du nationalisme, de la guerre, de la paix, de l'exploitation, de la croyance, de l'amour, vous serez capables de les aborder intégralement et d'un point de vue réel.

Donc, je vous prie, ne comptez pas, au début de ces causeries, sur une solution immédiate de vos divers problèmes. Je sais que l'Europe est un vrai asile d'aliénés, dans lequel il y a des paroles de paix et en même temps une préparation à la guerre ; dans lequel les frontières et les nationalismes sont renforcés pendant qu'en même temps on parle d'unité humaine ; on parle de Dieu, d'amour, et en même temps la haine est déchaînée. Ceci n'est pas seulement le problème du monde, mais votre propre problème, car le monde c'est vous.

Pour affronter ces problèmes, il vous faut être inconditionnellement libres. Si vous êtes enchaînés d'une façon quelconque, c'est-à-dire si en une façon quelconque vous avez peur, vous ne pouvez résoudre aucun de ces problèmes. Ce n'est que dans la liberté inconditionnée qu'est la vérité ; ce n'est que dans cette seule liberté que vous pouvez être véritablement vous-mêmes. Etre intégral dans tout son être c'est être inconditionné. Si, de quelque façon que ce soit, vous avez en vous des doutes, de l'avidité, de la peur, cela crée un esprit conditionné qui empêche la solution ultime des nombreux problèmes.

Je veux expliquer comment aborder cette libération de la peur conditionnante, qui fait que l'on est soi-même en tous temps et en toutes circonstances. Cet état sans peur est possible ; c'est le seul où existent l'extase, la réalité, Dieu. A moins que l'on

ne soit pleinement, intégralement libre de la peur, les problèmes ne font que croître et deviennent suffocants, sans aucun sens ni raison.

Voici ce que je veux vous dire : ce n'est que dans la liberté inconditionnée qu'est la vérité, et être entièrement soi-même, intégral dans son être entier, c'est être inconditionné ; c'est cela qui révèle la réalité.

Mais qu'est-ce que c'est qu'être soi-même? Et pouvons-nous être nous-mêmes en tous temps? On ne peut être soi-même en tous temps que si l'on fait quelque chose que l'on aime vraiment ; et si l'on aime complètement. Lorque vous faites quelque chose que vous ne pouvez vous empêcher de faire avec votre être entier, vous êtes vous-même. Ou lorsque vous aimez quelqu'un complètement, dans cet état vous êtes vous-même, sans aucune peur, sans aucun obstacle. Dans ces deux états l'on est complètement soi-même.

Donc on doit découvrir ce que c'est que l'on peut faire avec amour. J'emploie le mot amour délibérément. Quelle est la chose que votre être entier peut faire avec amour? Vous ne le savez pas. Nous ne savons pas ce qu'il est sage de faire et ce qui est sot, et la découverte de ce qui est sage et de ce qui est sot est tout le processus de notre vie. Vous n'allez pas découvrir cela en un clin d'œil.

Mais comment peut-on le découvrir? Est-ce que cela doit être découvert (ce qui est sage et ce qui est sot) mécaniquement, ou spontanément? Lorsque vous faites quelque chose avec votre être entier, sans aucun sens de frustration ou de peur, sans aucune limitation, dans cet état d'action vous êtes vous-même, sans tenir compte d'aucune condition extérieure. Je dis : si l'on peut arriver à cet état, dans lequel on est soi-même en action, alors on trouve l'extase de la réalité, Dieu.

Cet état doit-il être obtenu mécaniquement, cultivé, ou entre-t-il en existence spontanément? Je vais expliquer ce que j'entends par processus mécanique. Toute action imposée de l'extérieur doit former des habitudes, doit être mécanique, donc non spontanée. Pouvez-vous découvrir ce que c'est que d'être vous-même, par la tradition?

Laissez-moi ici digresser un peu et dire que nous essaierons, comme nous l'avons fait l'année dernière, de discuter ces idées au cours des réunions suivantes. Nous essaierons de reprendre ces différents points ; non d'argumenter les uns contre les autres, mais, d'une façon amicale, de découvrir ce qu'individuellement nous pensons de ces choses. Dans ma première causerie je veux donner une brève esquisse de ce qui, pour moi, est la vraie façon de vivre.

Pouvez-vous être vous-même si votre être est en aucune façon touché par la tradition? Ou pouvez-vous vous trouver par l'exemple, par des préceptes?

Un auditeur : Qu'est-ce que c'est qu'un précepte?

Krishnamurti : Par un précepte, par une sentence — le mal, dit-on par exemple, est tout ce qui divise et le bien tout ce qui unit — par la simple obéissance à un principe, pouvez-vous être vous-même? Est-ce que vivre suivant un modèle, un idéal, le suivre implacablement, méditer sur lui, vous conduira à la découverte de vous-même ? Ce qui est réel peut-il être perçu par la discipline ou la volonté? C'est-à-dire : est-ce que par l'effort, par un effort de l'intellect, en pliant, contrôlant, disciplinant, guidant, forçant la pensée en une direction particulière, vous pouvez vous connaître? Et est-ce que vous pouvez vous connaître au moyen de modèles de conduite ; c'est-à-dire en préconcevant un mode de vie, un bien, un idéal, et en le suivant constamment, en déformant votre pensée et vos sentiments selon ses ordres, en mettant de côté ce que vous considérez mauvais et en suivant impitoyablement ce que vous considérez être le bien? Est-ce que cette façon de faire vous révélera ce que vous êtes, quoique vous soyez? Pouvez-vous vous découvrir par la contrainte? Et c'est une forme de contrainte, cet impitoyable écrasement des difficultés par la volonté, la discipline, cette subjugation et cette résistance ; le fait de retenir et de céder.

Tout cela c'est l'emploi de la volonté, que je considère un mode mécanique, appartenant à l'intellect. Pouvez-vous vous connaître par ces moyens — par ces moyens mécaniques? Tout effort mécanique, de la volonté, forme des habitudes. Par la formation de l'habitude vous pouvez être à même de créer un certain état, de parvenir à un certain idéal que vous pouvez considérer comme étant vous-même, mais comme cet état est le résultat d'un effort intellectuel ou de l'effort de la volonté, il est entièrement mécanique, donc faux. Est-ce que ce processus peut vous livrer la compréhension de vous-même, de ce que vous êtes?

Ensuite il y a l'autre état, qui est spontané. Vous ne pouvez vous connaître que lorsque vous n'êtes pas sur vos gardes ; lorsque vous ne calculez ni ne vous protégez ; lorsque vous n'êtes pas constamment en train d'observer pour guider, pour transformer, pour soumettre, pour dominer ; lorsque vous vous voyez vous-même d'une façon inattendue, c'est-à-dire lorsque l'esprit n'a aucune préconception en ce qui le concerne ; lorsque l'esprit est ouvert, non préparé à rencontrer l'inconnu.

Si votre esprit est préparé, il est certain que vous ne pouvez pas connaître l'inconnu, car vous êtes l'inconnu. Si vous vous

dites : « je suis Dieu », ou « je ne suis pas autre chose qu'une masse d'influences sociales, ou un paquet de qualités », si vous avez une quelconque préconception de vous-même, vous ne pouvez pas comprendre l'inconnu, le spontané.

Ainsi la spontanéité ne peut venir que lorsque l'intellect est sans défense, lorsqu'il ne se protège pas, lorsqu'il n'a plus peur pour lui-même ; et ceci ne peut se produire que du dedans. C'est-à-dire que le spontané doit être le neuf, l'inconnu, l'incalculable, ce qui crée, ce qui doit être exprimé, aimé, et où la volonté en tant que processus de l'intellect qui contrôle et dirige n'a aucun rôle. Observez vos propres états émotionnels et vous verrez que les moments de grande joie, de grande extase, ne sont pas prémédités ; ils arrivent mystérieusement, obscurément, sans qu'on le sache. Lorsqu'ils sont partis, l'esprit désire recréer ces moments, les recapturer, et alors vous vous dites : « si je pouvais suivre certaines lois, former certaines habitudes, agir de cette façon-ci et non de celle-là, alors j'aurais encore ces moments d'extase ».

Il y a toujours un état de guerre entre le spontané et le mécanique. Je vous en prie, n'adaptez pas cela de façon à satisfaire vos terminologies religieuses, philosophiques. Pour moi, ce que je dis est vitalement neuf et ne peut pas être déformé pour s'adapter à vos préjugés spéciaux sur le moi supérieur et le moi inférieur, le transitoire et le permanent, le moi et le non-moi, etc... La plupart d'entre nous avons, malheureusement, presque détruit cette spontanéité, cette joie créatrice de l'inconnu, qui, seule, peut engendrer une action sage. Nous avons cultivé avec assiduité, à travers des générations de tradition, de morale basée sur la volonté, de contrainte, l'attitude mécanique de la vie, en l'appelant de noms agréables à entendre ; en essence tout cela est purement intellectuel, mécanique. L'action qui s'exerce par la discipline, la violence, la subjugation, la résistance, l'imitation : tout cela est le produit du développement du simple intellect, qui a sa racine dans la peur. L'action mécanique domine notre vie d'une façon écrasante. Sur cela sont basées notre civilisation et notre morale ; et, à de rares moments, lorsque la volonté est endormie, oubliée, il y a la joie de la spontanéité, de l'inconnu.

Je dis que seul dans cet état de spontanéité vous pouvez percevoir ce qu'est la vérité. Seul dans cet état existe l'action sage, non l'action d'une morale qui calcule ou de la volonté.

Les différentes formes de discipline morale et religieuse, les nombreuses impositions des institutions sociales et éthiques, ne sont que le produit d'une attitude mécanique envers la vie, soigneusement cultivée, qui détruit la spontanéité et entraîne la destruction de la vérité.

Par aucune méthode — et toutes les méthodes doivent inévitablement être mécaniques — vous ne pouvez démêler la vérité de votre propre être. On ne peut imposer la spontanéité par aucun moyen. Aucune méthode ne vous donnera la spontanéité. Toute méthode ne peut que créer des réactions mécaniques. Aucune discipline n'engendrera la joie spontanée de l'inconnu. Plus vous vous forcez à être spontané, plus la spontanéité se retire, plus elle se cache et s'obscurcit, moins elle peut être comprise. Et pourtant c'est pour essayer de comprendre que vous suivez des disciplines, des modèles, des idéals, des chefs, des exemples, etc... C'est négativement qu'il faut essayer, non avec l'intention de capturer l'inconnu, le réel.

Est-ce que chacun est conscient de ce processus mécanique de l'intellect et de la volonté, qui détruit le spontané. le réel? Vous ne pouvez pas me répondre immédiatement, mais vous pouvez commencer à penser à l'intellect, à la volonté, et à sentir particulièrement sa qualité destructive. On ne peut percevoir la nature illusoire de la volonté ni par la contrainte ni par aucun désir d'aboutir, d'atteindre, de comprendre, mais seulement lorsque l'intellect se permet d'être dénudé de toutes ses gaines protectrices.

On ne peut se connaître que lorsqu'on aime complètement. Cela encore c'est tout le processus de notre vie, qui ne peut être cueilli en quelques instants, de quelques-uns de mes mots. On ne peut pas être soi-même lorsque l'amour est subordonné. Une satisfaction personnelle, bien qu'elle puisse être réciproque, n'est pas l'amour. Se réserver une part n'est pas de l'amour ; l'amour n'est pas un moyen pour une fin ; ni est-ce une simple sensation. Vous ne pouvez pas être vous-même lorsque l'amour est aux ordres de la peur ; c'est alors de la peur, non de l'amour, qui s'exprime de beaucoup de façons, bien que vous puissiez la recouvrir en l'appelant amour. La peur ne peut vous permettre d'être vous-même. L'intellect ne peut que guider la peur, la contrôler, mais ne peut jamais la détruire, car l'intellect est la cause même de la peur.

Comme la peur ne peut nous permettre d'être nous-même, comment pouvons-nous surmonter cette peur : la peur de toutes sortes, non d'une sorte particulière ? Comment se délivre-t-on de cette peur, dont on peut être conscient ou inconscient? Si vous êtes insconscient de la peur, devenez-en conscient ; devenez conscient de vos pensées et de vos actions, et bientôt vous serez conscient de la peur. Et si vous en êtes conscient, comment allez-vous en être délivré? Allez-vous vous libérer de la peur mécaniquement, par la volonté ; ou commencera-t-elle à se dissoudre d'elle-même, spontanément? Le processus mécanique,

ou de volonté. ne peut que cacher la peur de plus en plus, la protéger et la contenir soigneusement, ne laissant se produire que les réactions d'une morale établie. Sous ce comportement imposé par un modèle, la peur doit indéfiniment continuer. C'est le résultat inévitable du processus mécanique de la volonté, avec ses disciplines, ses désirs, ses contrôles, etc...

Tant qu'on ne se libère pas du mécanique, le spontané, le réel, ne peuvent exister. Etre avide du réel, de cette flamme qui éclate du dedans, ne peut pas le produire.

Ce qui vous libérera du mécanique c'est l'observation profonde du processus de la volonté, c'est être un avec lui, sans aucun désir d'en être libéré. Maintenant vous observez l'attitude mécanique envers la vie avec un désir de vous en débarrasser, de la changer, de la transformer. Comment pouvez-vous transformer la volonté lorsque le désir lui-même appartient à la volonté?

Il vous faut être conscient du processus entier de la volonté, du mécanique, de ses luttes, de ses évasions, de ses misères ; et de même que le cultivateur permet au sol de demeurer en friche après une récolte, ainsi devez-vous vous permettre d'être silencieux, négatif. sans rien attendre. Ce n'est pas facile. Si dans l'espoir de gagner le réel vous vous permettez mécaniquement d'être silencieux, vous vous forcez à être négatif, alors la peur est la récompense. Ainsi que je l'ai dit. ce vide créateur ne doit pas être poursuivi ni recherché par des moyens détournés. Il doit se produire. La vérité est. Elle n'est pas le résultat d'une morale organisée, car la morale basée sur la volonté n'est pas une morale.

Nous avons beaucoup de problèmes, individuels aussi bien que sociaux, et pour ces problèmes il n'y a pas de solution par l'intellect, par la volonté. Tant que le processus de la volonté continue sous une forme quelconque, il doit y avoir confusion et douleur. Par la volonté vous ne pouvez vous connaître ni le réel peut-il exister.

II.

Vous vous rappelez peut-être que j'essayais d'expliquer la différence entre la spontanéité et l'action mécanique, celle-ci étant la morale de la volonté, et la spontanéité celle qui naît de la profondeur de l'être. Ce matin je parlerai d'une ou deux choses à ce sujet, et puis nous les discuterons.

Je disais que la peur, sous n'importe quelle forme, crée l'habitude, qui empêche la liberté inconditionnée dans laquelle,

seule, est la réalité, dans laquelle, seule, est l'intégrité de soi-même. La peur empêche la spontanéité.

Or, il serait assez ridicule, et impossible, d'établir ce que c'est qu'être spontané, ou de juger qui est spontané et qui ne l'est pas, ou de convenir des qualités et des caractéristiques de la spontanéité. Chacun saura ce que c'est qu'être spontané, réel, lorsqu'il aura la condition intérieure qu'il faudra. Vous saurez par vous-même à quel moment vous serez vraiment spontané, vraiment vous-même. Juger d'un autre s'il est spontané veut dire, en fait, avoir un critérium de spontanéité. ce qui est absurde. Juger de ce qui est spontané révèle un esprit qui ne fait que réagir mécaniquement à ses propres habitudes et à ses modèles moraux.

C'est donc une futilité et une perte de temps, qui conduit à n'avoir que des opinions, de considérer ce que c'est qu'être réel, spontané, pleinement soi-même. De telles considérations mènent à l'illusion. Occupons-nous de ce qu'est la condition nécessaire qui nous révélera le réel.

Quelle est cette condition nécessaire? Il n'y a pas de division entre les conditions *intérieures* et *extérieures* ; je ne les divise ainsi qu'afin de les observer, de les comprendre plus clairement. Cette division n'existe pas en réalité.

Ce n'est que dans un état intérieur juste que les conditions extérieures peuvent être changées, améliorées, fondamentalement transformées. L'action sur ce qui n'est que superficiel, c'est-à-dire sur *l'extérieur*, qui consiste à créer de nouvelles conditions, n'aura que peu de valeur pour la compréhension de la vérité, de Dieu.

L'on doit donc comprendre ce qu'est la bonne condition intérieure. mais non celle obtenue par une contrainte superficielle ou l'autorité. Le profond changement intérieur agira toujours intelligemment à l'égard des conditions extérieures. Une fois pour toutes, percevons pleinement l'importance de ce nécessaire changement intérieur et ne comptons pas simplement sur un changement des conditions extérieures. C'est toujours le motif et l'intention intérieurs qui modifient et contrôlent l'extérieur. Les motifs, les désirs, ne sont pas radicalement modifiés lorsqu'on se borne à dominer l'extérieur.

Si un homme est intérieurement paisible et affectueux, sans avidité, sûrement un tel homme n'a pas besoin de lois lui mposant la paix, de police pour régler sa conduite, d'institutions pour soutenir sa moralité.

En ce moment nous donnons une grande importance à l'extérieur, pour conserver la paix ; par des institutions, des lois, des polices, des armées, des églises, etc... nous cherchons à main-

tenir une paix qui n'existe pas. Par la contrainte et la domination, en opposant la violence à la violence, nous espérons créer un état paisible.

Si vous comprenez vraiment ceci, profondément, honnêtement, alors vous verrez l'importance de ne pas aborder les nombreux problèmes de la vie comme s'ils étaient extérieurs et intérieurs, mais d'un point de vue compréhensif et intégral.

Donc quelle est la condition intérieure nécessaire pour être soi-même, pour être spontané? La première condition intérieure nécessaire est que le mécanisme qui forme l'habitude cesse. Quel est le mobile qui pousse ce mécanisme ?

Avant de répondre à cela, nous devons d'abord savoir si nos pensées et nos sentiments sont le simple résultat de l'habitude, de la tradition, et s'ils suivent des idées et des principes. Si vraiment nous y pensons intelligemment, honnêtement, nous verrons, la plupart d'entre nous, que nos pensées et nos sentiments surgissent habituellement de modèles standardisés, qui peuvent être des idées ou des principes.

Ce qui fait durer cette habitude mécanique, et le mobile qui la pousse, c'est le désir de certitude. Tout le mécanisme de la tradition, de l'imitation, de l'exemple, de la construction d'un futur, d'un idéal, de la perfection et de son obtention, est le désir d'être en sécurité ; et si nous cultivons diverses qualités soi-disant nécessaires, c'est pour garantir, pour instaurer cette sécurité.

Le désir donne une fausse continuité à notre pensée, et l'esprit s'accroche à cette continuité dont toute l'action consiste à imiter des modèles, des idéals, des principes et à installer l'habitude. Ainsi l'expérience n'est jamais neuve, jamais fraîche, jamais joyeuse, jamais créatrice ; d'où l'extraordinaire vitalité des choses mortes, du passé.

Prenons maintenant quelques exemples de ce que je veux dire. Considérez l'habitude du nationalisme, qui devient en ce moment de plus en plus forte et cruelle. Le nationalisme n'est-il pas en réalité un faux amour de l'homme? Celui qui, de tout son cœur, est nationaliste, n'est jamais un être humain complet. Pour un nationaliste, l'internationalisme est un mensonge. Beaucoup disent avec insistance qu'on peut être un nationaliste et en même temps n'être d'aucune nation : c'est une impossibilité et un simple artifice de l'esprit.

L'attachement à un coin particulier de terre empêche l'amour de la totalité. Ayant créé le problème, faux et pas naturel, du nationalisme, nous nous mettons à le résoudre par des arguments habiles et complexes sur la nécessité du nationalisme et de son

maintien par les armements, la haine et la division. Toutes ces réponses ne peuvent qu'être totalement stupides et fausses, car le problème lui-même est une illusion et une perversion. Comprenons cette question du nationalisme, et en cela au moins demeurons sains dans un monde d'enrégimentation brutale et d'insanité.

L'amour organisé pour votre pays, avec sa haine et son affection enrégimentées, cultivées et imposées par la propagande, par des chefs, n'est-il pas un placement d'intérêts? Ce soi-disant amour pour votre pays n'est-il pas là pour nourrir votre égocentrisme par des moyens détournés? Toute coercition ou gratification doit inévitablement créer des habitudes mécaniques qui continuellement entrent en conflit avec votre intégrité et vos affections. Les préjugés, la haine, la peur, créent une division qui inévitablement engendre la guerre ; la guerre non seulement en vous-même, mais aussi entre les peuples.

Si le nationalisme n'est qu'une habitude, que devons-nous faire? Ne pas avoir de passeport ne vous libère pas de l'habitude nationaliste. Une action superficielle ne vous libère pas de la cruelle conviction intérieure d'une supériorité raciale. Lorsque vous vous trouvez en face de sentiments de nationalisme, quelle est votre réaction? Sentez-vous que ces sentiments sont inévitables, qu'il vous faut passer par le nationalisme pour arriver à l'internationalisme, qu'il vous faut passer par la brutalité pour devenir pacifique? Quel est votre raisonnement? Ou ne raisonnez-vous pas du tout, mais suivez-vous un drapeau parce que des millions de personnes font cette chose absurde? Pourquoi êtes-vous tous si silencieux? Mais comme vous serez pressés de discuter avec moi sur Dieu, la réincarnation ou les cérémonies !

Cette question du nationalisme frappe à votre porte, que vous le vouliez ou non, et quelle est votre réponse?

Un auditeur : N'est-il pas possible de considérer le nationalisme comme un progrès sur l'esprit de clocher? Et par conséquent comme le premier pas vers l'internationalisme?

Un auditeur : C'est la même chose, assurément.

Un auditeur : Je trouve que le nationalisme est une extension de l'esprit de clocher.

Un auditeur : Vraiment il me semble, Monsieur, que vous exagérez la position nationaliste. Il me semble qu'il y a moins de sentiment national aujourd'hui dans certaines parties du globe qu'il n'y en avait il y a cinquante ans, qu'au fur et à mesure que le temps passe le sentiment national peut s'atténuer auprès d'un nombre de plus en plus grand de personnes, et que l'internationalisme peut avoir plus d'occasions de se développer. Je crois qu'il est de

la plus haute importance de donner aux éléments modérés de la population le temps de développer leurs pensées et sentiments internationaux et d'empêcher, si possible, quelque explosion qui balaierait le bien de cette civilisation en même temps que son mal.

Krishnamurti : La question est celle-ci, n'est-ce pas : pouvez-vous, à aucun moment, parvenir à la paix par la violence, que vous l'appeliez esprit de clocher, nationalisme ou internationalisme? La paix peut-elle s'obtenir par des étapes lentes ? L'amour n'est pas une question d'éducation ni de temps. La dernière guerre a été livrée pour la démocratie, je crois, et voyez, nous sommes plus préparés pour la guerre que nous ne l'avons jamais été, et les peuples sont moins libres. Ne vous complaisez pas, je vous prie, à de simples argumentations intellectuelles. Ou vous prenez vos sentiments et vos pensées sérieusement, et les considérez profondément, ou vous êtes satisfaits par des réponses intellectuelles, superficielles.

Si vous croyez chercher la vérité, ou être en train de créer dans le monde de vraies relations humaines, le nationalisme n'est pas le moyen : la vraie relation, l'affection, l'amitié humaine ne peut pas être établie par des canons. Si vous aimez profondément, il n'y a ni l'exception ni le nombre. Il n'y a que cet état d'être qui est amour, dans lequel l'exception peut exister, mais non à l'exclusion du nombre. Mais si vous vous dites que par l'amour d'une seule chose, s'établira l'amour du nombre, alors vous n'êtes pas du tout en train de considérer l'amour, mais seulement le résultat de l'amour, ce qui est une forme de la peur.

Prenons un autre exemple du fonctionnement du mécanisme qui forme l'habitude et détruit la vie créatrice. Il faut être refait à neuf pour comprendre la réalité.

Considérez la façon dont nous traitons les gens. Avez-vous remarqué comment vous traitez vous-même les gens : ceux que vous croyez supérieurs, avec une grande considération, et les inférieurs avec un mépris offensant et de l'indifférence? L'avez-vous remarqué? (*Oui*) Il est facile de voir, dans ce Camp, la façon dont vous me traitez et la façon dont vous traitez les autres campeurs ou ceux qui travaillent ; la façon dont vous vous comportez envers une personne titrée et envers une personne du commun ; le respect que vous avez pour l'argent et le respect que vous n'avez pas pour le pauvre, etc... Tout cela n'est-il pas le résultat de l'habitude, de la tradition, de l'imitation, du désir d'arriver, de l'habitude de satisfaire votre vanité?

Je vous en prie, pensez à cela et voyez comment l'esprit vit et persiste dans l'habitude, bien qu'il affirme la nécessité d'être spontané, libre. A quoi cela sert-il que vous m'écoutiez,

si la chose évidente échappe à votre considération? Vous voici encore silencieux, parce que ceci est un événement courant dans vos vies ; vous êtes un peu nerveux à l'idée de l'approcher car vous ne voulez pas être trop exposés.

Si cette habitude existe — et c'est purement une habitude et non une action délibérée, consciente, excepté pour une minorité — lorsque vous en devenez conscient elle disparaît si vous aimez vraiment tout ce processus de vie. Mais si cela ne vous intéresse pas, vous m'écouterez et vous pourrez être stimulés intellectuellement pour quelques minutes, puis vous continuerez de la même vieille façon. Mais ceux d'entre vous qui êtes profondément intéressés, qui aimez comprendre la vérité, à vous je dis : observez comment cette habitude, ou n'importe quelle autre, crée une chaîne de souvenirs, qui devient de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que le moi, le « je ». Ce mécanisme *est* le moi, et tant que ce processus existe il ne peut y avoir l'extase de l'amour, de la vérité.

Prenons un autre exemple : la méditation. Maintenant je vois que cela commence à vous intéresser. Le nationalisme, la façon dont nous traitons les gens, l'amour, la méditation : tout cela fait partie du même processus ; tout cela surgit de la même source, mais nous examinons chaque chose séparément afin de mieux comprendre.

Peut-être discuterez-vous avec moi cette question de la méditation, car la plupart d'entre vous, d'une façon ou d'une autre, pratiquez cette chose appelée méditation, n'est-ce pas? (*Oui* et *Non*) Les uns la pratiquent, d'autres non. Ceux d'entre vous qui la pratiquent, pourquoi méditez-vous? Et ceux d'entre vous qui ne le pratiquent pas, pourquoi ne méditez-vous pas? Ceux qui ne méditent pas, quel est leur motif? Ou bien leur attitude est de totale irréflexion, d'indifférence, ou bien ils ont peur de se trouver empêtrés dans tout ce fatras, ou ils ont peur de se révéler à eux-mêmes, ou il y a la peur d'acquérir de nouvelles et gênantes habitudes, et ainsi de suite. Ceux qui méditent, quel est leur mobile?

Un auditeur : *L'égocentrisme.*

Krishnamurti : Est-ce que vous émettez ce mot comme explication? Je puis, moi aussi, vous donner une très bonne explication, mais nous essayons d'aller au delà des simples explications. De simples explications, en général, mettent un terme à la pensée. Qu'essayons-nous de faire en parlant de cela? Nous nous exposons. Nous aidons les autres à voir ce que nous sommes. Vous agissez comme un miroir pour moi et moi comme un miroir pour vous, sans déformations. Mais si vous ne faites que donner

une explication, jeter quelques mots, vous voilez le miroir, ce qui empêche la claire perception.

Nous essayons de découvrir pourquoi nous méditons, et ce que cela veut dire. Ceux d'entre vous qui méditez, vous le faites probablement parce que vous sentez que le recueillement intérieur vous donnera l'équilibre et la clarté dont vous avez besoin pour affronter les problèmes de la vie. Alors vous vous réservez du temps dans ce but, et vous espérez, durant cette période, entrer en contact avec quelque chose de réel, qui vous aidera à vous diriger pendant la journée. N'est-ce pas cela? (*Oui*) Pendant cette période, vous commencez à vous discipliner, puis pendant toute la journée, vous disciplinez vos pensées et vos sentiments, donc vos actions, selon les modèles établis par ces quelques moments de soi-disant méditation.

Un auditeur : Non, je considère la méditation comme un pas sur la voie de la libération du moi, comme un pas seulement.

Krishnamurti : Mais vous dites la chose même que j'essaie de montrer, sauf que vous la mettez dans vos propres mots. Par la discipline, peut-on libérer la pensée, libérer l'émotion? Voilà le point que vous soulevez. Peut-on se discipliner soi-même en vue de devenir spontané, de comprendre l'inconnu, le réel? La discipline implique un modèle, un moule qui vous façonne, mais ce qui est la vérité doit être inconnu et ne peut être approché par le connu.

Un auditeur : Je crois que je médite parce que je veux me connaître, parce que j'ai peur de moi-même, parce que je me hais comme je hais mon voisin, et je veux me connaître pour me protéger. Je hais mon voisin et je l'aime. Je le hais parce qu'il menace mes habitudes, mon bien-être. Je l'aime parce que j'ai besoin de lui. Et je suis nationaliste parce que j'ai peur de ceux de l'autre côté de la frontière. Je me protège par tous les moyens possibles.

Krishnamurti : Vous êtes en train de dire que vous méditez afin de vous protéger. (*Oui*) C'est cela. Mais nous devrions aller plus profondément dans cette question de discipline, non seulement de la discipline imposée par le monde extérieur, par différentes institutions de morale organisée, par des systèmes sociaux particuliers, mais aussi de la discipline que développe le désir.

Une discipline imposée du dehors, par la société, par des chefs, etc... doit inévitablement détruire l'épanouissement individuel ; je crois que c'est assez évident. Car une telle discipline, ou contrainte, ou conformisme, ne fait que reculer l'inévitable problème de la peur individuelle avec ses nombreuses illusions.

Or, il y a beaucoup de raisons pour se discipliner ; il y a le désir de se protéger de différentes façons, par des accomplissements, en essayant de devenir plus sage, plus noble, de trouver le Maître, en devenant plus vertueux, en suivant des principes, des idéals, en étant assoiffé, avide de vérité, d'amour, etc... Tout cela indique l'œuvre de la peur, et ces nobles raisons ne sont que les revêtements de cette peur innée.

Vous vous dites : « En vue de chercher Dieu, de trouver la réalité, de me mettre en communion avec l'Absolu, avec le Cosmos (vous connaissez toutes ces phrases) je dois commencer à me discipliner. Je dois apprendre à me concentrer davantage. Je dois m'exercer à la lucidité, développer certaines vertus ». Lorsque vous êtes en train d'affirmer ces choses et de vous discipliner, qu'arrive-t-il à vos pensées et à vos émotions?

Un auditeur : Voulez-vous dire que c'est une forme d'auto-glorification ?

Un auditeur : Nous formons des habitudes.

Krishnamurti : Supposez que l'on conçoive un modèle de ce qui est bien, ou qu'il ait été imposé par la tradition, l'éducation, ou que l'on ait appris que le mal est ce qui divise ; et si ceci est l'idéal, le modèle de conduite que l'on poursuit par la méditation, par la discipline qu'on s'impose, alors qu'arrive-t-il à nos pensées et à nos émotions? On les force, violemment ou avec amour, à se conformer, et l'on établit de ce fait une nouvelle habitude à la place de l'ancienne. N'est-ce pas? (*Oui*)

Ainsi l'intellect, la volonté, gouverne et façonne la morale; la volonté basée sur le désir de se protéger. Le désir de se protéger provient de la peur, qui est la négation de la réalité. La voie de la discipline est le processus de la peur, et l'habitude créée par la soi-disant méditation détruit la spontanéité, la révélation de l'inconnu.

Un auditeur : N'est-il pas possible de former une habitude d'amour sans perdre la spontanéité?

Krishnamurti : L'habitude est de l'esprit, de la volonté, et ne fait que subjuguer la peur sans la faire disparaître. Les émotions sont créatrices, vitales, neuves, et par conséquent ne peuvent être transformées en habitude quels que soient les efforts de la volonté de les contrôler.

C'est l'esprit, la volonté, avec ses attachements, ses désirs, ses peurs, qui crée le conflit entre lui-même et l'émotion. L'amour n'est pas la cause de la misère ; ce sont les craintes, les désirs, les habitudes de l'esprit qui créent la douleur, l'agonie de la jalousie, la désillusion. Ayant créé le conflit et la souffrance, l'esprit avec sa volonté de satisfaction trouve des raisons, des excuses, des

échappatoires, qui s'appellent de noms variés : détachement, amour impersonnel, et ainsi de suite. Il nous faut comprendre tout le processus du mécanisme qui forme les habitudes, et ne pas demander quelle discipline — ou modèle, ou idéal — est la meilleure. Si la discipline est une coordination, elle ne peut se réaliser ni par la contrainte, ni par aucun système. L'individu doit comprendre sa propre profonde complexité et ne pas se borner à chercher un modèle pour s'épanouir.

Ne pratiquez pas de discipline, ne suivez ni modèles ni idéals, mais soyez conscients du processus de formation des habitudes. Soyez conscients des vieux sillons que l'esprit a parcourus et aussi du désir d'en créer de nouveaux. Faites sérieusement l'expérience de cela ; peut-être y aura-t-il plus de confusion et de souffrance, car la discipline, les lois morales, n'ont agi que pour étouffer les désirs et buts secrets. Lorsque vous êtes conscient intégralement, avec tout votre être, de cette confusion et de cette souffrance, sans aucun espoir de vous évader, alors surgit spontanément ce qui est réel. Mais vous devez aimer cette confusion et cette souffrance, être enthousiasmé par elles. Vous devez aimer avec votre propre cœur, pas avec celui d'un autre.

Si vous commencez à expérimenter sur vous-même, vous verrez une curieuse transformation se produire. Dans le moment de plus haute confusion est la clarté ; dans le moment de plus grande peur est l'amour. Vous devez y arriver spontanément, sans l'effort de la volonté.

Je propose sérieusement que vous expérimentiez ce que je viens de dire et alors vous commencerez à voir de quelle manière l'habitude détruit la perception créatrice. Mais ce n'est pas une chose à désirer et à cultiver. Il ne peut y avoir de tâtonnements vers elle.

III.

J'ai essayé d'expliquer quelle est la condition intérieure dans laquelle on peut vraiment être soi-même ; et que, tant qu'existe le mécanisme de la formation de l'habitude, on ne peut pas véritablement être soi-même, même si on y aspire comme à un bien. Toute habitude ne peut qu'empêcher la clarté de la perception et nous cacher notre propre intégrité. Ce mécanisme a été mis en œuvre comme moyen d'évasion, comme une façon de cacher, de recouvrir notre propre confusion et nos incertitudes ; nous l'avons développé pour recouvrir la futilité de nos propres actions et la routine du travail, de l'occupation ; ou pour fuir le vide, la douleur, les déceptions, etc...

Nous essayons de nous échapper, de fuir l'ignorance et la peur, en formant des habitudes qui les contrecarreront, qui leur résisteront ; des habitudes d'idéal et de moralité. Lorsqu'il y a du mécontentement, de la douleur, l'intellect s'avance mécaniquement avec des solutions, des explications, il offre des suggestions qui, graduellement, se cristallisent et deviennent des habitudes de pensée. Ainsi la souffrance et le doute sont recouverts.

La peur est la racine de ce mécanisme de formation de l'habitude. Nous devons comprendre ce processus. Par comprendre je ne veux pas dire saisir intellectuellement, mais devenir conscient de lui comme d'un processus qui est en train de se produire, non pas superficiellement, mais comme quelque chose qui se produit tous les jours de notre vie. La compréhension est un phénomène d'auto-révélation, qui consiste en une lucidité non pas objective, mécanique, mais faisant partie de notre propre existence.

Pour comprendre ce mécanisme d'évasion par l'habitude, nous devons d'abord découvrir le motif caché, le motif qui nous pousse à certaines actions, qui entraîne dans son sillage ce que nous appelons l'expérience. Tant que nous ne comprenons pas le mobile de ce mécanisme qui crée l'évasion, le simple fait d'examiner ces évasions a peu de valeur.

L'expérience est un phénomène d'accumulation et de dépouillement, de révélation et de renforcement de vieilles habitudes, une démolition et une construction de ce que nous appelons la volonté. L'expérience renforce la volonté ou à certains moments la détruit ; elle construit des désirs actifs ou démolit nos désirs emmagasinés, pour en créer d'autres. Dans cette façon d'expérimenter, de vivre, il y a une formation graduelle de la volonté.

Il n'y a pas de volonté divine, seule existe la volonté ordinaire du désir : la volonté de réussir, d'être satisfait, d'être. Cette volonté est une résistance, et c'est le fruit de la peur qui guide, choisit, justifie, discipline. Cette volonté n'est pas divine. Elle n'est pas en conflit avec la soi-disant volonté divine, mais à cause de sa propre existence, elle est une source de douleur et de conflit, car elle est la volonté de la peur. Il ne peut y avoir de conflit entre la lumière et l'obscurité ; où l'une est, l'autre n'est pas. Quel que soit notre désir de revêtir cette volonté d'attributions divines, de principes et de noms retentissants, la volonté dans son essence est le résultat de la peur, du désir.

Certains sont conscients de cette volonté de la peur, avec toutes ces permutations et combinaisons. Quelques-uns reconnaissent peut-être la peur dans cette volonté et essaient de la

briser en la poursuivant dans ses nombreuses expressions, mais ils ne créent ainsi qu'une autre forme de volonté, et ne brisent une résistance que pour en créer une autre.

Avant donc que nous ne commencions à nous informer des moyens de briser la peur par la discipline, par la formation de nouvelles habitudes, etc... nous devons d'abord comprendre le mobile moteur qui agit derrière cette volonté. J'ai expliqué ce que j'entends par compréhension. Cette compréhension n'est pas un processus intellectuel, analytique. Son processus n'appartient ni aux salons ni à des spécialistes, mais aux actions de tous les jours, à nos relations quotidiennes. Cela veut dire que le processus de notre vie nous révélera, si nous sommes tant soit peu éveillés, le fonctionnement de cette volonté, de cette habitude, le cercle vicieux qui consiste à créer une résistance après l'autre, et que nous pouvons appeler de différents noms : idéal, amour, Dieu, vérité, et ainsi de suite.

Le mobile moteur de la volonté est la peur, et lorsque nous commençons à nous rendre compte de cela, le mécanisme de l'habitude intervient, offrant de nouvelles évasions, de nouveaux espoirs, de nouveaux dieux. Or, c'est à ce moment précis, lorsque l'esprit commence à intervenir dans la perception qu'on a de la peur, qu'il faut une très grande lucidité afin de ne pas être entraîné, ou distrait par les offres de l'intellect, car l'esprit est subtil et rusé. Lorsqu'il n'y a plus que de la peur sans aucun espoir de fuite, dans les moments les plus sombres, dans la totale solitude de la peur, surgit du dedans d'elle-même, pour ainsi dire, la lumière qui la dissipera.

Quels que soient les efforts que nous fassions superficiellement, intellectuellement, pour détruire la peur par diverses formes de discipline, par des modèles de conduite, ils ne font que créer d'autres formes de résistance ; et c'est dans cette habitude que nous sommes pris. Lorsque vous demandez comment vous débarrasser de la peur, comment briser des habitudes, vous n'approchez la question que de l'extérieur, intellectuellement, et ainsi votre question n'a pas de sens. Vous ne pouvez pas dissoudre la peur par la volonté, car la volonté est l'enfant de la peur ; ni pouvez-vous la détruire par l'« amour », car si l'amour est employé pour des fins de destruction, ce n'est plus de l'amour mais un autre nom de la volonté.

Un auditeur : Je vous prie, qu'est-ce que c'est que le SAMADHI*? Ceux qui l'ont atteint affirment que c'est une vraie réalisation. N'est-ce pas, au contraire, simplement une forme de suicide, le résultat final d'une voie artificielle? N'y a-t-il pas là un manque absolu de toute activité créatrice? Vous montrez la nécessité d'être*

soi-même, tandis que cela c'est simplement se tuer soi-même, n'est-ce pas ?

Krisnahmurti : Tout processus qui conduit à se limiter, à résister, à se retrancher hors de la vie, pour ainsi dire, dans un état intellectuel ou idéal, détruit la vie créatrice. Ceci est évident. Cela veut dire que si l'on a un idéal d'amour (et tout idéal doit être intellectuel et par conséquent mécanique) et qu'on essaie de le mettre en pratique, de transformer l'amour en habitude, ce n'est qu'un état intellectuel d'épanouissement.

Cette poursuite de l'idéal est tentée par tous les peuples : les Hindous la pratiquent à leur façon, les Chrétiens et les autres corps religieux la pratiquent aussi. La peur crée l'idéal, le modèle, le principe, car l'esprit poursuit sa satisfaction. Lorsque cette satisfaction est menacée l'esprit fuit dans l'idéal. La peur, ayant créé le modèle, moule la pensée et le désir, détruisant graduellement la spontanéité, l'inconnu, la création.

Un auditeur : Ma plus grande peur est que ma vie, ou celle d'un autre, puisse être gâchée.

Krishnamurti : Chacun, à sa façon, n'est-il pas en train de gâcher sa vie? Ne détruisons-nous pas notre intégrité ? Par nos propres désirs, en nous conditionnant nous-mêmes, nous gâchons nos vies individuelles. Ayant la domination sur un autre, et ayant la capacité de gâcher notre propre vie, nous nous mettons à déformer la vie d'un autre, celle d'un enfant, d'un subordonné, du voisin.

Il y a des institutions, gouvernementales ou religieuses, auxquelles nous sommes, volontairement ou involontairement, forcés de nous conformer. Donc à quelle façon de gâcher la vie vous référez-vous ? La perversion délibérée de notre propre vie, ou la déformation de notre vie par des institutions puissantes? Notre réaction naturelle est de dire que les institutions, grandes ou petites, corrompent nos vies. Notre réaction est de jeter le blâme sur l'extérieur, sur les circonstances.

Pour exprimer la chose différemment, nous voici dans un monde d'enrégimentation, de contrainte, de techniques habiles que les gouvernements et les religions organisent pour user l'individu ; et que devons-nous faire? Comment un individu doit-il agir? Je me demande combien d'entre vous se sont sérieusement posé cette question. Les uns peuvent s'être rendu compte de la brutalité de tout cela et avoir adhéré à des sociétés ou groupes qui promettent de modifier certaines conditions. Mais dans le processus de la modification, les organisations des partis, des sociétés, ont grandi dans de vastes proportions et ont assumé

la plus haute importance. Dès lors, l'individu est de nouveau pris dans des rouages.

Comment devons-nous aborder cette question? Du dehors ou du dedans? Il n'y a pas de division entre l'extérieur et l'intérieur, mais changer simplement l'extérieur ne peut pas radicalement modifier l'intérieur. Si vous voyez que vous gâchez votre vie, comment pouvez-vous vous adresser à une institution, ou à un modèle extérieur pour vous aider?

Si vous sentez profondément que la violence, sous quelque forme que ce soit, ne peut que conduire à la violence, bien que vous ne puissiez pas empêcher les guerres, vous serez au moins un centre de santé, comme un médecin au milieu de malades. Donc, de la même façon, si vous percevez intégralement la façon dont vous gâchez votre vie, cette perception même commencera à redresser vos déformations. Une telle action n'est pas une fuite.

Un auditeur : *Devons-nous retourner au passé? Dois-je être conscient de ce que j'ai été ? Dois-je connaître mon karma ?*

Krishnamurti : Lorsqu'on est lucide, le passé et le présent se révèlent tous deux ; ce n'est pas un processus mystérieux, mais lorsqu'on essaye de comprendre le présent, les peurs et les limitations passées se révèlent.

Karma est un mot sanscrit dont le verbe veut dire agir. Une philosophie d'action a été créée autour de l'idée centrale suivante : « selon que vous semez, vous récolterez », mais nous n'avons pas besoin d'entrer dans tout cela maintenant. Nous voyons que toute action engendrée par l'idée de récompense ou de châtiment doit limiter, car une telle action surgit de la peur. L'action entraîne soit la clarté soit la confusion, qui dépendent du conditionnement où l'on se trouve. Si l'on est élevé à vénérer le succès, soit ici soit dans la soi-disant sphère spirituelle, la poursuite de la récompense, avec ses craintes et ses espoirs, conditionne toute action, toute existence. Vivre équivaut alors à apprendre : cela devient un processus de continuelle accumulation de connaissances. Pourquoi érigeons-nous ces soi-disant connaissances?

Un auditeur : *Ne devons-nous pas avoir en nous-mêmes quelque critérium d'action ?*

Krishnamurti : Maintenant nous arrivons à la question fondamentale : devons-nous vivre selon des critériums, soit extérieurs soit intérieurs? Nous reconnaissons aisément que le critérium extérieur est un critérium imposé qui, de ce fait, empêche l'épanouissement individuel. Nous nous tournons alors vers un critérium intérieur que chacun se crée par des actions et des

réactions, par des jugements de valeurs, des désirs, des expériences, des craintes, etc...

Sur quoi ce critérium intérieur est-il basé, bien qu'il varie continuellement? N'est-il pas basé sur le désir d'auto-protection et ses nombreuses craintes? Ces désirs et ces craintes créent un modèle de comportement, de moralité, et la peur est le critérium constant, assumant différentes formes sous différentes conditions. Les unes prennent refuge dans la formule intellectuelle : « la vie est une », et d'autres dans l'amour de Dieu, qui est aussi une formule intellectuelle. Ils transforment cela en modèles, en principes pour leur vie quotidienne. La morale de la volonté n'est pas une morale mais l'expression de la peur.

IV.

Chacun de nous a un problème singulier et particulier qui lui est propre. Les uns sont occupés par la mort, la peur de la mort et ce qui doit arriver dans l'au-delà ; d'autres sont si solitaires dans leurs occupations qu'ils cherchent une façon de surmonter ce vide ; d'autres sont surchargés de douleur ; d'autres ont la routine et l'ennui du travail, et d'autres le problème de l'amour avec ses complexités. Comment tous ces problèmes, ou le problème particulier de chacun, peuvent-ils être résolus? N'y a-t-il qu'un seul problème ou y a-t-il beaucoup de problèmes séparés? Chacun doit-il être résolu séparément, sans lien avec les autres, ou devons-nous retracer chacun d'eux et ainsi parvenir au problème unique? Y a-t-il, donc, un seul problème, et en retraçant chaque difficulté arriverons-nous à l'unique problème à travers lequel, si nous le comprenons, nous pourrons résoudre tous les autres?

Il n'y a qu'un problème fondamental, qui s'exprime de beaucoup de façons différentes. Chacun de nous est conscient d'une difficulté particulière et désire surmonter cette difficulté toute seule. En résolvant nos difficultés singulières, nous pouvons, à la fin, parvenir au problème central, mais pendant le temps que l'esprit y arrive, il se lasse et a acquis des connaissances, des formules, des critériums, qui, en réalité, l'empêchent de comprendre ce problème central. Quelques-uns d'entre nous essayent de retracer chaque problème à sa source, et dans l'acte même d'examiner et d'analyser, nous apprenons, nous accumulons une soi-disant connaissance. Cette connaissance devient graduellement des formules, des modèles. L'expérience nous a donné des souvenirs et des valeurs qui guident et disciplinent et qui, inévitablement, conditionnent.

Or, ce sont ces critériums et souvenirs auto-protecteurs, ces connaissances emmagasinées, ces formules, qui nous empêchent de saisir le problème fondamental et de le résoudre. Si nous sommes en face d'une expérience vitale et que nous essayons de la comprendre avec des valeurs, des souvenirs morts, nous ne faisons que la pervertir, l'absorbant dans la morte accumulation du passé.

Pour résoudre le problème de vivre, il vous faut avoir un esprit frais, neuf. Une nouvelle naissance doit se produire. La vie, l'amour, la réalité sont toujours neufs, et un esprit et un cœur frais sont requis pour les comprendre. L'amour est toujours neuf, mais cette fraîcheur est abîmée par l'intellect mécanique avec ses complexités, ses angoisses, ses jalousies, etc....

Sommes-nous refaits à neuf, se produit-il une nouvelle naissance chaque jour? Ou ne faisons-nous que développer notre capacité de résistance par la volonté, par l'habitude, par des valeurs?

Nous ne faisons que fortifier la volonté de résistance sous des formes variées et subtiles. Ainsi l'expérience, au lieu de nous libérer, de nous donner la liberté de renaître, de devenir neufs, nous conditionne encore plus, nous lie encore plus à l'accumulation morte du passé, aux connaissances emmagasinées, ce qui, en réalité, est de l'ignorance et de la peur. Ceci pervertit et détruit la force libératrice de l'expérience.

Voilà le problème fondamental: comment renaître, être refaits à neuf? Or, pouvez-vous redevenir neuf par des formules, par des croyances? N'est-elle pas absurde cette idée même que l'on peut être refait à neuf par des modèles, des idéals, des critériums? La discipline, imposée par les autres ou par soi-même, peut-elle amener une renaissance de l'esprit? Cela aussi est une impossibilité, n'est-ce pas? Par des formules, des mots d'ordre, des institutions, par le culte voué à quelqu'un, pouvez-vous redevenir neuf? Peut-être momentanément, pendant que vous m'écoutez, sentez-vous l'impossibilité d'être refaits à nouveau par une méthode, par une personne, etc...

Alors qu'est-ce qui nous renouvellera? Percevez-vous la nécessité vitale d'être renouvelé, de renaître? Pour comprendre la vie avec tous ses problèmes complexes, sa réalité, son inconnu, il faut qu'il y ait une mort constante et une nouvelle naissance. Sans cela vous abordez de nouveaux problèmes, de nouvelles expériences, avec des accumulations mortes, qui ne font que lier, causant de la confusion et de la souffrance.

Nous sommes, donc, mis en présence de ces souvenirs accumulés, de ces formules, croyances et valeurs qui agissent constam-

ment comme un bouclier, comme une résistance. Or, si nous essayons simplement d'éliminer ces résistances, ces sauvegardes par la volonté, la discipline, l'esprit n'est pas renouvelé. Et pourtant nous avons en nous cette puissance, cette seule force qui puisse libérer et qui puisse refaire à neuf, et c'est l'amour : l'amour non d'un idéal, non d'une formule, mais l'amour de l'homme pour l'homme. Cependant nous avons enfermé cet amour dans une morale de volonté, à cause de notre désir de satisfaction, et de sa peur. Ainsi l'amour devient destructeur, il enchaîne au lieu de libérer, de renouveler.

Nous voyons ce processus de servitude et de douleur dans notre vie quotidienne. Ce n'est que dans la vie quotidienne, avec ses relations et ses conflits, ses craintes et ses ambitions, que l'on commence à percevoir la force rénovatrice de l'amour. Cet amour n'est pas sentiment. Le sentiment, après tout, n'est que l'incapacité de sentir profondément, intégralement, donc de changer radicalement.

Un auditeur : *Je voudrais savoir pourquoi je suis quelquefois trop paresseux pour être frais et neuf.*

Krishnamurti : Il se peut que vous soyez paresseux faute d'un bon régime alimentaire, mais est-ce que posséder un corps sain assure une renaissance de l'esprit? On peut être tranquille, apparemment paresseux et pourtant être extraordinairement vivant.

Un auditeur : *Pour redevenir neufs nous devons en faire l'effort.*

Krishnamurti : Vous ne pouvez pas être refait à neuf avec le poids mort du passé, et voyant cela vous croyez qu'il vous faut faire un effort pour vous en débarrasser. Etant pris dans la confusion, vous sentez que pour vous en dépêtrer, vous devez vous discipliner, faire un effort pour la surmonter sans quoi la confusion augmentera et continuera. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas? Vous faites un effort pour demeurer immobile et observer, afin de trouver les moyens de surmonter cette confusion et ce conflit, ou vous faites un effort pour voir leurs causes afin de les vaincre ; ou encore vous n'êtes intéressé intellectuellement qu'à observer (mais nous n'avons pas à nous occuper des soi-disant intellectuels). Soit que vous acceptiez ce chaos, cette lutte, soit que vous essayiez de vaincre la souffrance, les deux méthodes impliquent un effort. Si vous examinez le motif de cet effort vous verrez qu'il y a là le désir de ne pas souffrir, le désir d'échapper, d'être satisfait, de se protéger, etc... L'effort est fait pour vaincre, pour comprendre, pour transformer ce que nous sommes en ce que nous voulons être ou que nous croyons

devoir être. Tous les efforts de ce genre ne produisent-ils pas en réalité une série de nouvelles habitudes en remplacement des vieilles? Les vieilles habitudes, les vieilles valeurs, ne vous ont pas donné l'idéal, la satisfaction, et alors vous faites un effort pour établir de nouveaux idéals, une nouvelle série d'habitudes, de valeurs, de satisfactions. Un tel effort est considéré estimable et noble. Vous faites un effort pour être ou pour ne pas être quelque chose, conformément à une idée préconçue, à un modèle. Ainsi il ne peut pas y avoir de renaissance, mais seulement une continuation du vieux désir sous une nouvelle forme qui ne tarde pas à créer de la confusion et de la douleur. Encore une fois, la volonté s'applique à vaincre ce conflit et cette douleur, et l'on est encore une fois pris dans le cercle vicieux de l'effort, que ce soit l'effort de trouver la cause de la souffrance ou l'effort de la subjuguer.

L'effort s'exerce pour subjuguer la peur par la découverte de ses causes. Pourquoi voulez-vous découvrir la cause? N'est-ce point parce que vous ne voulez pas souffrir, parce que vous avez peur de souffrir? Alors vous espérez que, la peur cédant à la peur, toute peur sera vaincue. C'est une impossibilité.

Faites-vous un effort pour découvrir la cause de la joie? Si oui, la joie cesse d'être et seuls existent ses souvenirs et ses habitudes.

Un auditeur : Ainsi donc, en l'analysant, la peur devrait disparaître de la même façon que le plaisir lorsqu'on l'examine. Mais pourquoi ne disparaît-elle pas?

Krishnamurti : La joie est spontanée ; elle n'est ni recherchée ni invitée ; et lorsque l'esprit l'analyse pour la cultiver ou la recapturer, ce n'est plus de la joie. Tandis que la peur n'est pas spontanée, sauf dans des incidents soudains et imprévus, mais assidûment cultivée par l'esprit dans son désir de satisfaction, de certitude. Donc si vous faites un effort pour vous débarrasser de la peur en découvrant ses causes, etc... vous ne faites que recouvrir la peur, car l'effort appartient à la volonté, qui est une résistance créée par la peur.

Si vous comprenez ce processus, intégralement, avec tout votre être, alors au milieu de cette flamme de souffrance, lorsqu'il n'y a ni le désir d'échapper ni celui de vaincre, de cette confusion même surgit une nouvelle compréhension qui se lève spontanément du sol de la peur elle-même.

V.

J'ai essayé d'expliquer que le renouvellement, la nouvelle naissance, doivent être spontanés et non le résultat de l'effort.

Avant de découvrir si l'effort est moral ou immoral, important ou vain, nous devons d'abord considérer le désir. En comprenant le désir, chacun découvrira par lui-même si l'effort est moral ou immoral par rapport au renouveau, à la nouvelle naissance de l'esprit. Si l'on n'avait pas de désir il n'y aurait pas d'effort. Nous devons donc connaître son processus, la raison motrice de l'effort, qui est toujours le désir ; par quelque nom que vous vouliez l'appeler, justice, bien, le Dieu en nous, le moi supérieur, etc... néanmoins c'est toujours le désir.

Or, le désir a toujours un objet; il est toujours dépendant et par conséquent toujours producteur de peur. Dans le fait qu'il est dépendant, il y a toujours une incertitude, qui engendre la peur. Le désir ne peut pas exister par lui-même, il doit toujours être en relation avec quelque chose. Vous pouvez observer cela dans vos réactions psychologiques quotidiennes. Le désir est toujours dépendant, relié à quelque chose. Ce n'est que l'amour qui n'est pas dépendant.

Il y a le désir d'être quelque chose, de devenir, de réussir, de ne pas souffrir, de trouver le bonheur, d'aimer et d'être aimé, de trouver la vérité, la réalité, Dieu. Il y a le désir positif d'être quelque chose ; et le désir négatif de ne pas être quelque chose. Si nous sommes attachés, il y a une agonie, une souffrance, qui nous apprend — ce que nous appelons apprendre — que l'attachement engendre la douleur. Dès lors nous désirons n'être pas attachés, et cultivons cette qualité négative : le détachement. Le désir nous incite à être ceci et pas cela.

Les désirs positifs et négatifs, le désir d'être et de ne pas être, de devenir et ne pas devenir, nous sont familiers. Or, le désir n'est pas une émotion ; le désir est le résultat d'un esprit qui ne cesse de chercher sa satisfaction et dont les valeurs sont basées sur la satisfaction. Se satisfaire est le motif qui se cache dans tout désir. L'esprit ne cesse de chercher la satisfaction à tout prix, et s'il est entravé dans une direction, il cherche à atteindre son but dans une autre. Tout l'effort, toute la puissance directrice de l'esprit vont vers sa satisfaction. Ainsi la satisfaction devient une habitude mécanique de l'esprit. Dans les moments de grande émotion, de profond amour, il n'y a pas cette dépendance du désir ni cette recherche de la satisfaction.

Pour être satisfait, l'esprit se forme sa propre technique de résistance et de non-résistance, qui est la volonté. Et quand

l'esprit découvre que dans le processus de la satisfaction il y a de la souffrance, il commence à cultiver le désintéressement, le détachement. Ainsi il y a la volonté positive et négative, qui s'entretient par son propre effort continuel. Et où est la volonté, la peur doit toujours suivre, la peur de n'être pas satisfait, de ne pas réussir, de ne pas devenir. La volonté et la peur vont toujours ensemble. Et encore, pour surmonter la peur, on fait un effort, et dans ce cercle vicieux de l'incertitude l'esprit est attrapé. La volonté et la peur vont toujours la main dans la main, et la volonté maintient sa continuité, de satisfaction en satisfaction, par la mémoire qui donne à la conscience sa continuité, en tant que moi.

La volonté et l'effort, donc, ne sont que le mécanisme de l'esprit qui se satisfait. Ainsi le désir est entièrement de l'esprit. L'esprit est l'essence même du désir. L'habitude est établie par la constante recherche de la satisfaction, et la sensation que stimule l'esprit n'est pas de l'émotion.

Tout effort, donc, surgissant de la volonté soit d'être satisfait soit de ne pas l'être, doit toujours être mécanique, former des habitudes, et ne peut provoquer aucune nouvelle naissance, aucun renouveau. Même lorsque l'esprit s'enquiert de la cause de la souffrance, il le fait surtout parce qu'il désire s'enfuir, se débarrasser de ce qui n'est pas satisfaisant et obtenir la réalité.

Tout ce processus dans lequel est attrapé l'esprit, est le fait de l'ignorance. La volonté, qui s'entretient par l'effort de se satisfaire, de se gratifier par différentes voies et méthodes, cette volonté de satisfaction doit cesser de par elle-même, car tout effort de mettre fin à la satisfaction n'est qu'une autre façon de se satisfaire.

Ce processus de satisfaction, de gratification, dure continuellement et tout effort ne peut que lui donner de la force. Percevant que tout effort est le désir de satisfaction et par conséquent qu'il appartient à la peur, comment peut-on amener ce processus à une fin? Même le désir de sa propre fin naît de la volonté de se satisfaire. Cette question même sur la façon de se libérer du désir est suscitée par le désir lui-même.

Si vous sentez intégralement tout ce processus en tant qu'ignorance, vous ne demanderez pas une façon d'être libre du désir et de la peur. Vous ne chercherez aucune méthode, quels que soient ses promesses, ses espoirs. Il n'y a pas de méthode, pas de système, pas de sentier à la vérité. Lorsque vous comprenez la pleine signification intérieure de toutes les méthodes, cette compréhension même commence spontanément à dissoudre le désir, la peur qui recherche la satisfaction.

Ce n'est que dans l'émotion profonde qu'il n'y a pas d'avidité de satisfaction. L'amour ne dépend pas de la satisfaction et de l'habitude. Mais la volonté du désir cherche toujours à faire de l'amour une habitude mécanique, on essaye de la contrôler par des lois morales, par la contrainte, etc.. En conséquence, il y a une constante bataille livrée par l'esprit, avec sa volonté de satisfaction, afin de contrôler, de dominer l'amour ; et la bataille est presque toujours gagnée par l'esprit, car l'amour n'a pas de conflit en lui-même, ni, par conséquent, avec d'autres. Ce n'est que lorsque le désir, avec sa volonté de peur, cesse spontanément de lui-même — pas par contrainte ou par promesse de récompense — qu'il y a un renouveau, une nouvelle naissance de tout l'être.

Un auditeur : Puis-je avoir confiance ou foi en cet amour, ou est-ce cela aussi une manière d'auto-protection?

Krishnamurti : La foi n'est-elle pas un autre refuge dans lequel l'esprit donne satisfaction et abri? Vous pouvez avoir foi en l'amour, un autre en Dieu, et ainsi de suite. Toute foi de ce genre est un ancrage pour l'esprit. Tout refuge, tout attachement, quel que soit son nom, ne peut être qu'une auto-protection, une satisfaction, donc le résultat de la peur.

On voit une épouvantable cruauté autour de soi, un chaos, une barbarie totale, et l'on prend refuge dans un idéal, une croyance, ou dans quelque forme de consolation. Ainsi l'on s'évade dans une illusion ; mais le conflit entre l'actuel et l'illusoire doit continuer soit jusqu'à ce que l'irréel subjugue l'actuel soit jusqu'à ce que l'actuel brise toute sauvegarde, toute évasion, et commence à révéler sa profonde signification.

Un auditeur : En n'insistant que sur l'épanouissement individuel, ne mettez-vous pas de côté la question sociale? Comment l'individu, qui est sans cesse en relation avec la société, peut-il être le seul facteur important? Pourquoi insistez-vous tant sur l'individu?

Krishnamurti : Sans l'individu, la société ne peut pas exister ; cette entité sociale n'est pas indépendante de l'individu. La société est la relation entre un individu et un autre. La société est basée sur la personne, mais elle est devenue une machine indépendante, avec une vie à elle, qui emploie l'individu. La société est devenue une institution qui contrôle et domine l'individu au moyen de l'opinion, de lois morales, d'intérêts investis, etc... Comme les institutions ne sont jamais importantes, mais seulement l'individu, nous devons considérer l'épanouissement de celui-ci, épanouissement qui ne peut être produit par un simple changement du milieu, quelque radical qu'il soit. Un changement dans ce qui est superficiel ne produira pas le profond épanouissement de l'homme, mais des réactions mécaniques. Cette division

en individus et milieu est d'ailleurs elle-même mécanique et fausse ; lorsque chacun comprendra profondément qu'il en est ainsi, l'individu agira intégralement, non comme un individu ni comme un simple produit mécanique de la société, mais comme un être humain intégral.

Un auditeur : Ceci sûrement prendra beaucoup de siècles, n'est-ce pas? Donc ne devons-nous pas créer de nouvelles lois sociales et de nouvelles conditions maintenant?

Krishnamurti : Comment allons-nous provoquer ce changement que nous désirons tous? Par la force, à moins que chaque individu ne commence à s'éveiller à la nécessité d'un changement fondamental ; par l'imposition, la révolution, la domination, ou par l'éveil de l'individu à la réalité.

Si nous ne voulons créer qu'un monde mécanique de systèmes moraux, de lois, d'impositions, la violence peut être suffisante, la force de toute sorte ; mais si nous voulons la paix, la fraternité et des relations basées sur l'amour, la violence sous n'importe quelle forme ne peut pas être le moyen. Par la violence vous ne pouvez pas arriver à la paix, à l'amour, mais seulement à plus de violence. La violence est complexe et subtile, et tant que l'individu n'est pas libéré de sa domination, visible ou cachée, il ne peut y avoir nulle part de paix ni de fraternité durables.

Un auditeur : Alors devons-nous laisser les gens cruels continuer à être cruels?

Krishnamurti : Pour sauver l'humanité devez-vous d'abord détruire l'humain? Est-ce cela ce que vous me demandez? Parce que vous avez certaines idéologies, certaines croyances, l'individu doit-il leur être sacrifié? Non, mes amis, nous ne voulons pas aider le monde, nous voulons seulement imposer aux autres une certaine idéologie, une certaine foi, une certaine croyance. Nous voulons que domine la tyrannie des idées, non l'amour.

Chacun poursuit son problème particulier, ou son propre idéal de l'homme, ou sa propre conception de l'Etat, ou sa croyance en Dieu, et ainsi de suite. Mais si vous, qui m'écoutez, saisissez radicalement ce que je dis, alors vous vous occuperez du problème fondamental, celui du désir avec ses craintes et ses efforts, qui empêche l'accomplissement de l'individu, sa nouvelle naissance.

VI.

J'ai essayé d'expliquer que le mécanisme de la peur forme les habitudes, qu'il détruit ce renouveau, cette nouvelle naissance dans laquelle, seule, peut être la réalité. Le désir de satisfaction crée la peur de l'habitude. Ainsi que je l'ai expliqué, le désir et

l'émotion sont deux processus différents et distincts : le désir étant de l'esprit seulement, et l'émotion l'expression intégrale de tout l'être. Le désir, le processus de l'esprit, est toujours accompagné de peur, et l'émotion est dénuée de peur. Le désir doit toujours engendrer la peur, et l'émotion n'a aucune peur, à aucun moment, car elle est de l'être tout entier. L'émotion ne peut pas conquérir le désir, car l'émotion est un état sans peur qui ne peut être éprouvé que lorsque le désir, avec la peur et la volonté de satisfaction, cesse. L'émotion ne peut pas vaincre la peur ; car la peur, de même que le désir, appartient à l'esprit. Les émotions sont totalement d'un caractère, d'une qualité, d'une dimension autres.

Or, ce que nous essayons de faire, la majorité d'entre nous, c'est de subjuguer la peur soit par le désir soit par ce que nous appelons l'« émotion », qui n'est qu'une autre forme du désir. Vous ne pouvez pas subjuguer la peur par l'amour. Subjuguer la peur par une autre force que nous appelons émotion, amour, n'est pas possible, car le désir de subjuguer la peur est né du désir lui-même, de l'esprit lui-même, et n'appartient pas à l'amour. Ceci veut dire que la peur est le résultat du désir, de la satisfaction, et le désir de subjuguer la peur est de la nature même de la satisfaction. Il n'est pas possible de subjuguer la peur par l'amour, ainsi que la plupart des personnes le découvrent elles-mêmes. L'esprit, qui appartient au désir, ne peut pas détruire une partie de lui-même. C'est cela que vous essayez de faire lorsque vous parlez de vous « débarrasser » de la peur. Lorsque vous demandez : « Comment puis-je me débarrasser de la peur ? Que dois-je faire des différentes formes de la peur ? » Vous ne voulez que savoir comment subjuguer une série de désirs par une autre, et ceci ne fait que perpétuer la peur. Car tout désir crée la peur. Le désir engendre la peur, et en essayant de subjuguer un désir par un autre, vous ne faites que céder à la peur. Le désir ne peut que se reconditionner, se remodeler suivant un nouveau modèle, mais il demeurera désir, donnant naissance à la peur.

Nous savons que nos habitudes actuelles de pensée et de morale sont basées sur la sécurité individuelle et le profit, et qu'ainsi nous avons créé une société qui est maintenue en existence par notre propre désir. Se rendant compte de cela, certaines personnes essayent d'établir de nouvelles habitudes, de nouvelles vertus, dans l'espoir de créer une nouvelle société basée sur le non-profit, etc... Mais le désir persiste encore sous différentes formes, et tant que nous ne percevons pas tout le processus du désir lui-même, la simple transformation des conditions et valeurs extérieures, aura peu de valeur.

Remplacer la vieille forme du désir par une nouvelle, ce n'est que reconditionner l'esprit : le désir demeurera désir et sera toujours une source de peur. Donc nous devons comprendre le processus de l'esprit lui-même. L'esprit n'est-il pas, tel que nous le connaissons, l'instrument de notre survivance, de notre satisfaction, de notre protection, de notre résistance, donc l'instrument de la peur? Ecartons l'idée que l'esprit est l'instrument de Dieu, le plus haut guide moral, etc..., car toutes les suppositions de ce genre ne sont que traditionnelles ou ne sont que des espoirs. L'esprit est essentiellement un instrument de la peur. Du désir naissent des raisons, des conclusions, des actions dont les valeurs et les morales sont basées sur la volonté de survivre, d'être satisfait. Ainsi l'esprit, la pensée, se brise en beaucoup de parties, telles que le conscient et l'inconscient, le haut et le bas, le réel et le faux, le bien et le mal. L'esprit, cherchant la satisfaction, s'est brisé lui-même en beaucoup de parties, chaque partie étant en conflit avec l'autre, mais la poursuite centrale et essentielle de chaque partie et du tout est l'auto-satisfaction, sous différentes formes. Ainsi l'esprit ne cesse d'engendrer sa propre peur.

Il y a différentes formes de peur : la peur de notre futur, la peur de la mort, de la vie, de la responsabilité, et ainsi de suite. Ainsi l'esprit essaye sans cesse d'être en sécurité, par des croyances, des espoirs, des illusions, des connaissances, des idéals, des modèles. Il y a une lutte constante entre le connu et l'inconnu. Le connu est le passé, l'accumulation, l'habitude, et l'inconnu et ce qui est incertain, impossible à conquérir, spontané, créateur.

Le passé essaye sans cesse de subjuguer le futur ; l'habitude transforme l'inconnu en une chose familière, afin que cesse la peur. Ainsi il y a le conflit continuel du désir, et la peur est sans cesse présente. Le processus consiste à absorber, à être certain, satisfait, et lorsque cela n'est pas possible, l'esprit a recours à des explications, à des théories, à des croyances, pour se satisfaire. Ainsi la mort, l'inconnu, sont transformés en quelque chose de connu ; la vérité, qui ne peut être conquise, en un objet à atteindre.

L'esprit est le champ de bataille de ses propres désirs, de ses craintes, de ses valeurs, et quelque effort qu'il fasse pour détruire la peur (c'est-à-dire pour se détruire lui-même) est entièrement vain. La partie qui désire se débarrasser de la peur est tout le temps à la recherche de la satisfaction ; et ce dont elle aspire à se débarrasser a été dans le passé un moyen de satisfaction. Ainsi la satisfaction essaye de se débarrasser de ce qui a satisfait ; la peur essaye de subjuguer ce qui a été l'instrument de la peur. Le désir, créant la peur dans sa recherche de satisfaction, essaye

de conquérir cette peur, mais le désir lui-même est la cause de la peur. Le désir ne peut pas plus se détruire lui-même, que la peur ne peut de subjuguer elle-même ; tout effort que fait l'esprit pour se débarrasser du désir est né du désir. Ainsi l'esprit est pris dans le cercle vicieux de son propre effort.

Nous devons comprendre profondément la nature intérieure de l'esprit lui-même, et cette compréhension ne naît pas en un jour ; elle exige une lucidité immense de notre être entier. L'esprit, ainsi que je l'ai dit, est un champ de bataille de désirs, de valeurs, d'espoirs, et tous ses efforts pour s'en libérer ne peuvent qu'accentuer le conflit. La lutte existe tant que continue le désir sous n'importe quelle forme ; lorsqu'un désir prend parti contre un autre, lorsqu'une série de valeurs, lorsqu'un idéal s'opposent à d'autres, ce conflit doit continuer. Ce pouvoir qu'a le désir de prendre parti, de choisir, doit cesser, et ceci ne peut arriver que lorsqu'on comprend, lorsqu'on sent intérieurement que l'effort de l'intellect est aveugle. Observer profondément ce processus, sans aspiration, sans jugement, sans préjugé, donc sans désir, est le commencement de cette lucidité qui seule peut libérer l'esprit de ses craintes, de ses habitudes, de ses illusions destructives.

Mais pour la majorité d'entre nous, la difficulté est de percer à travers ces formes d'émotion, qui sont en réalité des stimulations du désir et de la peur. De telles émotions sont destructrices de l'amour. Elles empêchent la lucidité intégrale.

Un auditeur : Est-ce que le désir et l'intérêt, tels que nous les connaissons maintenant, sont la même chose?

Krishnamurti : Si l'intérêt n'est que le résultat du désir de gagner, d'être satisfait, de réussir, alors l'intérêt est la même chose que le désir et est par conséquent destructeur de la vie créatrice.

Un auditeur : Comment puis-je parvenir à l'état sans désir, sans avoir le désir de l'atteindre?

Krishnamurti : Monsieur, ceci est exactement ce dont j'ai parlé ce matin. Pourquoi désirez-vous atteindre un état sans désir? N'est-ce point parce que vous avez trouvé, par expérience, que le désir est douloureux, que le désir engendre la peur, que le désir crée des conflits ou des succès cruels? Alors vous souhaitez ardemment être dans un état de non-désir, qui, il est vrai, peut être réalisé, mais qui appartient à la mort, car il n'est que le résultat de la peur. Vous voulez être libre de toute peur, et alors vous faites du non-désir un idéal, un modèle à poursuivre. Mais le mobile secret de cet idéal est encore le désir, donc encore la peur.

Un auditeur : Est-ce que l'esprit est la vie elle-même? Car on ne peut pas diviser la vie en esprit et émotion.

Krishnamurti : Ainsi que je l'ai expliqué, l'esprit est devenu un simple instrument d'auto-protection sous différentes formes, et il s'est divisé en émotion et pensée ; ce n'est point que la vie l'ait dévisé ni que les émotions se soient séparées de l'esprit, mais l'esprit, par ses propres désirs, s'est brisé lui-même en différentes parties. L'esprit a découvert qu'en étant sans désir, il sera moins susceptible de souffrir. Il a appris par l'expérience, par des connaissances, qu'un état sans désir pourrait octroyer l'ultime réconfort, dont il espère que c'est la vérité, Dieu, etc... Donc il fait un effort pour être sans désir et par conséquent se divise en différentes parties.

Un auditeur : Est-il possible d'être sans désir lorsqu'on a un corps ?

Krishnamurti: Et vous-même, qu'en dites-vous, Monsieur? C'est là un problème que vous devez affronter, que nous devons tous affronter. L'esprit, ainsi que je l'ai dit, cherche sans cesse sa satisfaction sous différentes formes. La nécessité est ainsi devenue un moyen de se satisfaire. Ceci se manifeste de beaucoup de façons : par l'avidité, le pouvoir, les hautes situations, etc... Ne peut-on exister dans ce monde, sans désir? Vous verrez cela dans votre vie quotidienne. Ne distinguez pas les besoins du désir, ce qui serait une fausse approche à la compréhension du désir. Lorsque les besoins sont glorifiés comme moyens de s'accorder de l'importance, le désir met en mouvement le processus complexe de l'ignorance. Si vous attachez une grande importance aux besoins et que vous en faites un principe, vous approchez encore la question du désir d'un point de vue très inintelligent, mais si vous commencez à considérer le processus du désir lui-même, qui engendre la peur et l'ignorance, alors les besoins assumeront leur vraie valeur.

Un auditeur : Donnez-nous, je vous prie, votre point de vue sur la façon d'élever les enfants.

Un auditeur : Ce n'est pas l'enfant qui est en question ; c'est nous, le problème.

Krishnamurti : Etes-vous en train de dire que nous devons d'abord résoudre nos propres problèmes et qu'ensuite nous serons à même de nous occuper des enfants? N'est-ce point là une conception très unilatérale? L'éducation de l'enfant n'est-elle pas un problème très complexe? Vous voulez aider l'enfant à grandir jusqu'à atteindre sa capacité pleine et intégrale, mais comme il n'y a pas d'éducateurs et d'écoles adéquats à ce but, l'éducation devient un problème. Vous, en tant que parents,

vous pouvez avoir certaines idées définies qui aideront l'enfant à être intelligemment critique et à être spontanément lui-même en tous temps, mais malheureusement à l'école, le nationalisme, la haine des races, l'autorité, la tradition, l'exemple, etc... sont inculquées à l'enfant, en contrecarrant ainsi tout ce que vous pouvez faire à la maison. Donc il vous faudrait fonder une école à vous où les préjugés de races et de pays, les exemples, les superstitions religieuses, les croyances, ne seraient pas inculqués aux enfants (ce qui veut dire qu'un être humain intelligent serait nécessaire comme maître, et on en trouve rarement) ; ou bien vous devez envoyer l'enfant à des écoles qui existent déjà, en espérant pour le mieux, et en contre-balançant à la maison les choses stupides et pernicieuses qu'il apprend à l'école, en l'aidant à être intelligent et critique. Mais généralement, vous n'avez pas le temps de faire cela, ou vous avez trop d'argent, et alors vous employez des gouvernantes pour s'occuper de vos enfants.

C'est un problème complexe que chaque parent doit traiter selon ses capacités, mais malheureusement, celles-ci sont paralysées par ses propres craintes et ses croyances.

Un auditeur : Au moins pouvons-nous donner à l'enfant le milieu qui lui convient, à la maison.

Krishnamurti : Même cela n'est pas suffisant, n'est-ce pas? Car la pression de l'opinion est très forte. Un enfant se sent en dehors de la majorité lorsqu'il n'endosse pas un uniforme ou qu'il ne porte pas un fusil de bois comme tout le monde. Il y a l'exigence de la soi-disant nation dont le gouvernement, avec son pouvoir colossal, force l'individu à ressembler à certains modèles, à porter des armes, à tuer, à mourir. Puis il y a encore cette autre institution, la religion organisée, qui, par la croyance, le dogme, etc... essaye également de détruire l'individu. Ainsi l'individu est continuellement privé de son épanouissement.

Ceci est le problème de toute notre vie, que nous ne pouvons résoudre par de simples explications et assertions.

IMPRIMERIE
ALSACIENNE
STRASBOURG

PRIX : 15 fr.